
3 1761 07759920 7




LIBRO LIBER

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

GARNIER PAGÈS
LE P. ENFANTIN - CABET



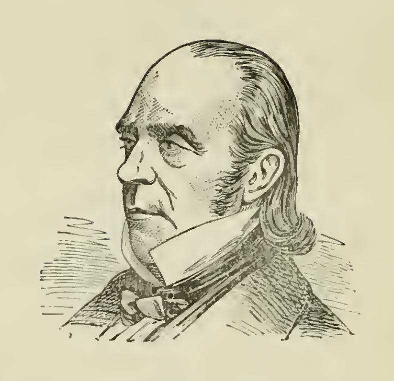
PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

GARNIER-PAGÈS

LE PÈRE ENFANTIN

CABET



GARNIER PAGÈS

HISTOIRE CONTEMPORAINE
Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

GARNIER-PAGÈS

LE PÈRE ENFANTIN — CABET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

82

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

1869

GARNIER-PAGÈS

Il est bon de rappeler au lecteur que, le jour où j'ai entrepris cette troisième édition de mon *Histoire contemporaine*, j'ai promis de la compléter par des notices supplémentaires, afin qu'il n'y ait point, ou peu de cadres vides dans cette galerie de portraits consacrée au XIXe

siècle. Mais toutes les biographies ne comportent pas le même développement et n'offrent pas le même intérêt. Je réunis en un seul volume plusieurs personnages qui, à tort ou à raison, ne me semblent avoir qu'une importance secondaire, et que néanmoins je ne pourrais omettre sans laisser de regrettables lacunes.

Il est donc inutile de m'écrire et d'insister pour avoir sur la vie d'un homme certains détails que je crois superflus.

Dès aujourd'hui chacun a sa place fixe et sa mesure tracée. La galerie complète aura deux cents personnages et cent cinquante volumes,—pas un de plus, pas un de moins. — J'ai d'autres œuvres à finir, et je demande qu'on ne me condamne pas à la biographie à perpétuité.

Cela dit et bien compris, passons.

Je ne raconte pas l'histoire de ce co-

ryphée du parti démocratique, dont le nom fut un drapeau sous le règne de la dynastie d'Orléans. C'est le second Garnier-Pagès, le moins célèbre peut-être, mais le plus rapproché de nous, qui est le héros de cette notice supplémentaire.

Il naquit à Marseille, le 10 juillet, 1803.

Son éducation fut entièrement commerciale, et, certes, il était loin de se douter qu'il deviendrait un jour un personnage politique.

Lorsque son frère mourut, en 1841, il fut très surpris de voir une députation de démocrates arriver dans la maison de commerce où il était courtier, pour lui dire quelque chose d'analogue au fameux : « Le roi est mort, vive le roi ! »

En d'autres termes, on lui tint à peu près ce langage :

Vous vous appelez Garnier-Pagès. Eh

bien! il faut remplacer votre frère et continuer son rôle dans le plus grand intérêt du parti. Si vous n'êtes pas au courant des rubriques républicaines, on vous y mettra. Nous connaissons votre caractère et vous avez toute notre estime. C'est vous qui, en 1830, avez organisé les barricades du quartier du Temple ; on en a pris bonne note. En avant! vous êtes notre homme, et nous venons vous offrir une candidature à la Chambre.

Garnier-Pagès numéro deux, ébloui de ces propositions inattendues, se retira du commerce et se lança résolûment sur la mer orageuse de l'opposition parlementaire.

Nommé par un collége électoral du département de l'Eure, il fit son entrée solennelle au Palais-Bourbon, alla s'asseoir l'extrême gauche, pataugea bien un peu

dans ses premiers discours, mais finit par comprendre que pour pérorer à la Chambre, — comme pour parler allemand, — il ne faut qu'un peu de hardiesse.

On doit le dire, il ne manquait pas, au point de vue financier, d'une certaine aptitude, et il eut le bon esprit d'attaquer de préférence la corde qu'il savait faire vibrer.

Dès l'année 1843, il passait, sinon pour un orateur de premier ordre, du moins pour un homme de beaucoup de sens, très-habile en affaires et capable d'élucider certaines questions commerciales, où le gros de ses collègues ne voyait goutte.

Ce fut lui qui proposa de réduire au même niveau la taxe du sucre colonial et du sucre indigène.

Il appuya très-énergiquement le projet

de M. Gouin sur la conversion des rentes.

Entre deux sessions, — pour cause de santé, disent les uns, et pour cause de propagande démocratique, disent les autres, — il se dirigea vers nos frontières méridionales et franchit les Pyrénées.

Quel qu'ait pu être le motif de ce voyage, il rapporta de Madrid une opinion médiocre des ressources financières du pays, car il jeta feu et flamme lorsque nos ministres voulurent autoriser un nouvel emprunt espagnol.

Aux discours de Garnier-Pagès, la Bourse prit l'alarme, le ministère recula, — et le trois pour cent d'Espagne fit la culbute.

Notre député démocrate eut plus de succès encore à l'époque de la création des chemins de fer. Les compagnies

demandaient une concession beaucoup trop longue.

Il prouva que leurs exigences dépassaient les bornes et fit réduire les prétentions de moitié.

Ce fut un service réel qu'il rendit à la France, à une époque où les *pots de vin* étaient en vigueur et où des administrations peu consciencieuses allaient engager pour un siècle de plus la véritable fortune du pays, et la mieux assurée dans l'avenir.

Lorsque les troubles réformistes éclatèrent, M. Garnier-Pagès était de force à intervenir utilement, pour faire pencher du côté démocratique les plateaux de la balance de février.

Tout en agissant lui-même avec vigueur, il eut l'adresse de mettre son bonnet phyrgien dans sa poche, ruse de

guerre, très-habile, à laquelle furent pris un grand nombre de ses collègues, surtout ce malheureux Odilon Barrot, qui cherchait un portefeuille, — et qui trouva la république.

Ici finit le beau rôle de M. Garnier-Pagès, non que son mérite diminue aux yeux de l'observateur équitable; mais....

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Cet axiome se réalisa pour lui tout d'abord.

Et, — voyez la mauvaise chance! — On peut dire de Garnier-Pagès que s'il avait été moins honnête, il aurait beaucoup mieux réussi.

Membre du gouvernement provisoire, et placé de prime abord à la tête de la

commune, il ne resta que dix jours à l'Hôtel de Ville et accepta le département des finances. Il se crut de force à dominer une situation condamnée par M. Goudchaux, ministre démissionnaire.

Effectivement, Garnier-Pagès atteignit le but qu'il se proposait ; mais il perdit du même coup sa popularité.

On lui pardonna le remboursement des dépôts de la Caisse d'épargne en bons du Trésor. Le cours forcé des billets de banque n'excita contre lui que de légers murmures.

Mais, hélas ! l'impôt des *quarante-cinq centimes* fut la pierre d'achoppement contre laquelle il vint se rompre le cou.

Singulière bizarrerie du destin !

La France ne lui pardonnait pas, et ne lui pardonne pas encore, de l'avoir sauvée de la banqueroute.

Chaque fois que M. Garnier-Pagès a essayé de reparaître à l'horizon politique, il a vu les *quarante-cinq centimes* se dresser devant lui comme un éternel fantôme. Il avait beau repousser énergiquement la prévention, lutter contre elle par des écrits et par des discours, invoquer les plus honorables témoignages, donner les preuves les plus claires de la nécessité de la mesure et démontrer enfin, par les résultats mêmes, qu'il avait trouvé la véritable planche de salut, tous ses raisonnements glissaient sur la dure cuirasse d'égoïsme que nos propriétaires, — et surtout nos propriétaires campagnards, — ont sur la poitrine.

Les ouvriers démagogues et les socialistes ont rappelé M. Garnier-Pagès au corps législatif à l'avant-dernière session ; toutefois on ne lui a renouvelé son man-

dat, en 1869, qu'avec des restrictions affligeantes pour son amour-propre.

Il y a plus.

Dans certains clubs (ceux-là mêmes qui ont divinisé le citoyen Rochefort) on a prodigué à M. Garnier-Pagès l'insulte et l'outrage.

Eh! n'est-ce pas une honneur pour lui, me direz-vous?

Sans doute, et, par contre, l'exaltation du citoyen Rochefort est un opprobre,— je le comprends à merveille.

Mais qu'on ait l'incroyable persistance de rester à la tête d'un parti qui a une pareille queue, voilà ce que je ne comprends plus.

FIN

LE PÈRE ENFANTIN

2



PÈRE ENFANTIN

LE PÈRE ENFANTIN

Ne semons pas de trop justes colères et des mépris trop mérités sur la tombe de cet apôtre inqualifiable, qui s'est attaqué au Christ et à son Eglise, — car le Christ continue de régner sur le monde, car l'Eglise est debout, résistant aux orages, et le Père Enfantin, avant d'aller

rendre ses comptes au tribunal suprême, a vu ensevelir sa doctrine dans le linceul du ridicule et de l'oubli.

Racontons brièvement la bizarre épopée de ce chef du saint-simonisme et de ce héros de l'extravagance.

Barthélemy-Prosper Enfantin, né en 1796, était le fils d'un banquier de Provence, ruiné par l'avènement de la première république, et qui vint essayer inutilement de rétablir sa fortune à Paris. Il fut obligé, pour donner à son fils un peu d'éducation, de solliciter une bourse entière, qu'il obtint.

Cette bourse se continua, lorsque le jeune Prosper fut admis, en 1813, à l'École polytechnique.

On le vit au nombre des élèves enthousiastes, qui entraînèrent l'école sur les buttes Saint-Chaumont, le 30 mai 1814,

pour défendre Paris contre l'invasion des troupes alliées.

Ce jeune homme, dont le retour des rois légitimes brisait inopinément la carrière, se lança dans une opposition semi-impérialiste et semi-républicaine, qui l'exposa, comme on le pense, à beaucoup de persécutions et à beaucoup de déboires.

Il s'était fait commis-voyageur en vins pour exercer plus facilement la propagande antiroyaliste.

Quand il était menacé de poursuites en France, il passait la frontière et allait continuer son commerce à l'étranger. Prosper Enfantin, à l'âge de vingt-six ans, était considéré comme un des meneurs les plus dangereux du carbonarisme.

Mais une circonstance imprévue chan-

gea tout à coup ses idées. Il abandonna la politique pour se faire chef de secte.

Voici comment et à quelle occasion.

Un de ses amis vint le prendre un soir, pour le conduire dans une misérable mansarde, où ils trouvèrent un vieillard, qui avait tenté de se suicider, peu de jours auparavant.

C'était le comte Henri de Saint-Simon, ruiné par toutes sortes de folles entreprises.

Saint-Simon n'avait rien vu de mieux à faire que de terminer son rêve de régénération sociale en essayant de se brûler la cervelle.

Le triste vieillard en fut quitte pour la perte d'un œil.

Il accepta les secours de cinq jeunes gens, dont voici les noms : Auguste

Comte, Olinde Rodrigue, Augustin Thierry, Bazard et Enfantin.

Ces messieurs devinrent ses disciples.

En échange des soins dont ils entourèrent, deux années encore, sa vieillesse, il leur légua le soin de publier sa doctrine et de la prêcher à tout l'univers connu, — pour remplacer la doctrine de Jésus-Christ.

Nos cinq apôtres commencèrent par fonder assez péniblement une revue périodique, qui avait pour titre *le Précurseur*.

Les bureaux étaient situés rue Taranne.

Deux fois la semaine, on appelait le public à des conférences, où il n'arrivait pas en foule, bien qu'on paraphrasât dans tous les styles et sur tous les tons cette alléchante épigraphe, mise en tête de chaque numéro du journal :

« L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous! »

Celui qui, dès le principe, sembla destiné à être le chef de cet apostolat nouveau fut Enfantin.

Son caractère avait quelque chose de despotique et d'envahissant, qui découragea quelques-uns des premiers disciples; mais il en trouva d'autres et enrôla bientôt dans la phalange MM. Isaac Péreire, Buchez, Duveyrier, Laurent (de l'Ardèche), Léon Halévy, Artaud et Adolphe Blanqui.

Au milieu du tumulte extravagant des principes philosophiques et religieux de toute nuance qui signalèrent la révolution de 1830, le saint-simonisme eut la plus large part de l'attention publique.

Il prêchait le partage des biens, le

triomphe de la chair et la religion du plaisir. Que de chances pour se faire écouter de la masse et pour allécher les passions !

Un instant la secte fut menacée de périr à son berceau.

Elle n'avait que deux chefs, et ces deux chefs étaient toujours en discorde.

L'un, Bazard, voulait profiter des circonstances pour donner l'essor à son ambition et pour solliciter et obtenir les faveurs gouvernementales.

L'autre, Enfantin, déclarait très-haut qu'il abandonnait la politique pour fonder exclusivement la religion saint-simonienne, disant qu'il se chargeait d'en déterminer les dogmes et d'en fixer la doctrine.

Il fut vainqueur dans la lutte.

On le proclama chef suprême, Père, Messie, tout ce qu'il vous plaira.

Ses disciples ne lui ménageaient pas les titres emphatiques.

On transporta le siége de l'apostolat rue Monsigny, où des dépenses énormes furent faites pour organiser des fêtes et attirer à la nouvelle Eglise des amateurs de tout sexe, mais surtout des femmes, que les maris avaient la prétention mesquine de laisser au soin du domicile conjugal et du pot au feu.

Ces époux inconséquents acceptaient volontiers pour eux-mêmes la religion de la chair et du plaisir; mais ils s'obstinaient à en exclure — et pour cause — leurs honorables moitiés.

La partie masculine était donc trop dominante.

Aux noms que nous avons cités plus

haut vinrent se joindre quelques noms déjà célèbres. Michel Chevalier, aujourd'hui conseiller d'État, Émile Barrault, professeur à Sorèze, et Félicien David embrassèrent le nouvel Évangile.

Quand le nombre des disciples atteignit quarante, on se rassembla pour vivre en communauté à Ménilmontant, dans une maison de campagne qui appartenait au *Père*, et où il déclara qu'il allait s'occuper de former ses disciples avant de les envoyer conquérir le monde.

Tous les biens furent mis en commun.

Ces messieurs avaient imaginé de porter un costume d'opéra-comique aussi pompeux qu'étrange. Ils avaient une tunique bleue, ouverte en cœur sur la poitrine pour laisser voir un gilet d'une blancheur immaculée.

En été ils portaient le pantalon blanc,

et en hiver le pantalon rouge. La tunique était serrée à la taille au moyen d'une ceinture de cuir verni.

Ces nobles sectaires se coiffaient d'un béret bleu, d'une forme analogue à celui que Guillaume Tell portait au quatorzième siècle.

Pour les jours de cérémonie, le Père avait adopté une sorte de costume chevaleresque, que nous avons déjà décrit ailleurs : justaucorps rouge et collant des pieds à la tête; tunique blanche à manches courtes, bottes molles évasées comme celles de Marlborough ou de Barbe-Bleue, et par dessus tout cela un immense manteau noir dans lequel se drapait majestueusement l'apôtre, — c'était splendide !

Tout Paris montait la colline pour assister à cette mascarade éblouissante.

Il n'y avait pas que des hommes à Ménilmontant. Deux femmes étaient avec les frères et pratiquaient la doctrine. Mais on se plaignait toujours de la pénurie sous ce rapport. Il ne suffisait pas d'avoir découvert le *Messie* mâle ; on était à la recherche du *Messie* femelle, absolument indispensable, à ce qu'il paraît, pour conclure le pacte d'alliance définitif avec la femme libre.

On cherchait partout cette femme modèle, cette femme *forte*, *intelligente*, *aimable,* capable d'étonner les générations, de saper le mariage par la base et d'émanciper son sexe. .

Les deux dames, installées parmi les apôtres et qui pratiquaient de la façon la plus large avec eux le culte nouveau, s'appelaient Cécile Fournel et Aglaé Saint-Hilaire. On ne les trouvait ni l'une ni

l'autre dignes de passer à l'état de *Messie*, probablement parce qu'elles manquaient des conditions exigées pour cette haute candidature.

Bref, les tribunaux furent obligés d'intervenir, au nom de la morale publique, afin de mettre un terme à ces divagations de l'esprit et à ces débauches des sens.

Condamné à deux ans de prison par la cour d'assises, en 1832, le *Père* alla réfléchir sous les verrous au danger de se déclarer Dieu et de fonder une religion aussi neuve, — surtout sous le rapport de l'immoralité.

Voici, entre autres badauderies philosophiques et doctrinales, quelques-unes de celles que débitait M. Enfantin dans ses conférences, et qui étaient le plus goûtées par les disciples intelligents :

« Il faut, dans la réforme sociale, régler tous les rapports individuels, affranchir la femme et le prolétaire, et sanctifier la chair dans le travail et le plaisir.

« Notre but est de nous emparer de la société, en dépossédant l'Eglise et non l'État.

« Dieu est tout ce qui est.

« Tout est en lui, tout vit par lui. Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui.

« Le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et hors de l'art en symboles. Le savant le traduira en formules et l'industriel en formes limitées. »

Un jour, il termina sa conférence par cette application charmante de la grammaire à ses enseignements religieux :

« Le théoricien, c'est le substantif ; le praticien, c'est l'adjectif ; le prêtre, c'est le verbe ! »

On ne retint que deux mois en prison cet illustre fondateur d'un nouveau culte ; mais à la condition expresse qu'il cesserait de prêcher son Evangile en France. Il partit pour l'Égypte, accompagné de ses disciples les plus fervents.

Nous avons raconté leur odyssée dans la biographie de Félicien David.

Revenu en France et réduit à la plus pénible détresse financière, le Christ de Ménilmontant se fit maître de poste dans un bourg du département du Rhône.

Heureusement, avant de se séparer pour obéir à la sentence judiciaire, on s'était juré de rester toujours en phalange, sinon physiquement, du moins moralement, et de se faire la courte échelle pour

arriver le plus tôt possible à être quelque chose dans cette société, qui n'était pas encore assez mûre pour la grande réforme.

Ce serment a été tenu.

Les premiers arrivés se hâtèrent de venir en aide à ceux qui se trouvaient en retard.

Messieurs les saints-simoniens se sont enrichis presque tous dans les honnêtes opérations financières qui ont signalé la fin du règne de Louis-Philippe et le début du second empire.

Le *Père* quitta ses chevaux de poste pour aller faire partie d'une commission scientifique à Alger. Puis il devint directeur du chemin de fer de Lyon et fonda plus tard, avec M. Duveyrier, ce fameux journal *le Crédit*, au moyen duquel ils surent attirer dans leur caisse, pendant le

tohu-bohu financier de 1848, une série de millions très-confortable.

Tous les frères de Ménilmontant devinrent des personnages.

Et, à propos, nous oublions de mentionner, au nombre des plus illustres, MM. Joncières et Louis Bellet de *la Patrie*, M. Guéroult de *l'Opinion nationale* et M. Jourdan du *Siècle*.

Le Père Enfantin était un homme de haute stature, d'un tempérament très-sanguin, et qui semblait insatiable de jouissances physiques. Ses manières étaient d'une distinction douteuse et empreintes d'un cachet de familiarité qui ne convenait pas à tout le monde.

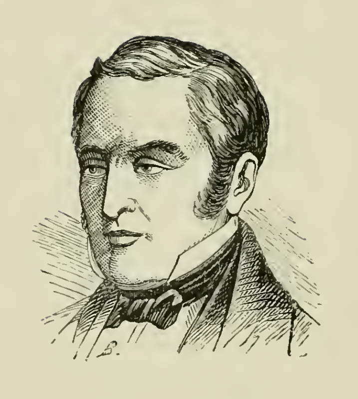
Il habitait, rue Léonie, un bel hôtel où il tenait table savoureuse et menait grand train.

En 1864, il mourut, saturé d'or et de plaisir, après avoir publié, comme adieux à sa vie indécente, un livre détestable, exposé suprême de la religion de la chair, et qui a pour titre : *la Science de l'homme*.

Nous le dénonçons aux pères de famille comme une œuvre immonde et profondément corruptrice.

FIN

CABET



CABET

CABET

Fils d'un tonnelier comme Pierre-Joseph Proudhon, élevé comme lui dans cette haine implacable contre les riches dont se préserve difficilement toute famille pauvre qui repousse la foi religieuse, Etienne Cabet n'eut heureusement dans le paradoxe ni la même puissance

que l'ogre du socialisme, ni surtout la même habileté.

Ses écrits et sa doctrine sont aujourd'hui couverts de ridicule, par la raison très-simple qu'il a passé directement aux tentatives d'application.

L'Icarie partagea le sort du *Phalanstère.*

Si tous nos apôtres modernes avaient eu l'heureuse idée d'aller au Texas expérimenter leurs systèmes, justice entière serait faite aujourd'hui, et la société dormirait en repos.

Né à Dijon, le 2 janvier 1788, Etienne Cabet, dès l'âge de sept ans, travailla dans l'atelier paternel.

Au rétablissement des études, le célèbre instituteur Jacotot, ayant été appelé à la direction de l'Ecole centrale de la Côte-

d'Or, quelques enfants de la ville eurent dans cette école bourse complète; le fils du tonnelier fut du nombre.

Il commença ses classes à douze ans, acheva un peu tard ses humanités, étudia le droit et conquit sa licence.

En 1816, il débuta au barreau dijonnais en défendant un vieux militaire accusé de complot bonapartiste. Son plaidoyer lui attira beaucoup de rancunes et toutes sortes de persécutions sournoises.

Pour s'y soustraire il vint à Paris, où il végéta jusqu'en 1830.

A cette époque, il obtint la protection de Dupont (de l'Eure) et fut nommé procureur général en Corse.

Mais sa révocation ne se fit pas attendre.

Versé dans les théories républicaines les plus accentuées, il essayait de les mettre en pratique et de les faire prévaloir, même dans l'exercice de ses fonctions, manœuvre qui déplut au gouvernement de juillet.

Mis à pied par le ministre Barthe, Cabet se déclara l'adversaire le plus acharné du pouvoir.

Il publia pamphlets sur pamphlets contre la cour citoyenne, prenant à partie Louis-Philippe lui-même, et l'outrageant dans un journal mensuel, *le Populaire,* qui fut bientôt en butte aux plus rigoureuses répressions des tribunaux.

Ce fut dans ce journal que M. Cabet posa les bases de sa jolie doctrine.

On condamna la feuille agressive à une amende énorme et son rédacteur en chef

à plusieurs années de prison. Cabet prit la fuite et chercha refuge à Londres.

Il y vécut cinq ans dans une détresse profonde, vivant d'industries plus ou moins avouées, ne perdant toutefois pas courage, préparant de nouvelles armes pour soutenir la thèse du Communisme, et les puisant surtout dans ce fameux livre du chancelier Thomas More, relatif au partage des biens, et que l'auteur a intitulé si justement lui-même : *Utopie*.

Lorsque le temps nécessaire à la prescription de sa peine fut écoulé, notre apôtre, muni de son arsenal, revint en France, et la publication du *Populaire* recommença.

Nous rions aujourd'hui de ces folles tentatives.

Mais, si l'on se reporte à l'effet qu'elles

produisirent alors, on sent qu'il n'a manqué à Cabet qu'un peu de nerf et de talent pour en assurer le triomphe.

Ses diatribes, médiocrement pensées et plus médiocrement écrites, ne laissaient pas que de mettre en rumeur les faubourgs. *Le Voyage en Icarie*, évangile burlesque, qui vantait les charmes de l'association et les bienfaits du partage, était dévoré par les masses avides.

Ce livre ressuscitait fort agréablement le Paradis terrestre.

Plus de misère, plus de souffrances, plus de corruption de mœurs, plus de crimes. Un bonheur indicible, une prospérité souveraine allaient être le privilége exclusif de tous les adeptes, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition.

« Venez à moi, disait l'apôtre, venez,

tristes déshérités de la fortune, et je vous enrichirai[1] ! »

De quoi s'agissait-il ? vous allez le voir.

Il s'agissait de décider quelques centaines de pauvres diables, émus par toutes ces publications alléchantes, à vendre leur dernier lopin de terre, leurs pauvres meubles ou leurs nippes, à verser le produit de cette vente entre les mains de M. Cabet, décoré par l'association du titre de dictateur, et à partir avec lui pour l'Amérique septentrionale, où les Anglais, assurait-il, avaient mis à sa disposition

1. Voici les principales brochures de M. Cabet, brochures vendues à très-bas prix et à des nombres extravagants : *Association libre pour l'éducation du peuple*, — *Réfutation ou Examen de tous les écrits ou journaux pour ou contre la communauté*, — *Propagande communiste*, — *Almanach icarien*, — *la Femme, son malheureux sort dans la société actuelle, son bonheur dans la communauté*, — *l'Ouvrier, ses misères actuelles, leur cause et leur remède, son futur bonheur dans la communauté*, etc.

cinq cent mille hectares de terrain, qui n'attendaient plus que des bras pour se métamorphoser en Eldorado.

Sur ces promesses légèrement éventuelles, une première colonie s'organise.

On signe un traité par lequel on reconnaît au dictateur le droit absolu de disposer à son gré des finances de l'association; puis on s'embarque pour le Texas, où M. Cabet doit, sous peu, rejoindre ses administrés.

Un paquebot transatlantique emporte ces malheureux au nombre de cent cinquante environ. Ils arrivent dans un véritable désert, où tout leur manque et où il leur est impossible de subvenir aux premiers besoins de la vie.

Mais l'apôtre va les rejoindre, patience!

Ils travaillent, ils s'abritent comme ils

peuvent, ils souffrent, ils jeûnent ; beaucoup d'entre eux succombent à la faim, à la maladie, aux rigueurs d'un climat insalubre, et l'apôtre n'arrive pas.

Est-ce à dire que M. Cabet, comme beaucoup l'ont prétendu, avait tout simplement escroqué ces naïfs colons?

Nous ne le croyons pas.

Tout coupable qu'il paraisse, l'homme est au dessus de cette accusation honteuse.

Mais les événements, — des événements graves et tout à fait inattendus, — retardent son départ.

Mais Février sonne à la grande pendule révolutionnaire.

Mais on est quelque peu intéressé aux questions qui vont se débattre, et, ma foi, tant pis, que les colons attendent !

L'heure est solennelle, la mère-patrie va sans doute réclamer pour son propre usage une application immédiate du système.

Donc, M. Cabet se lance à corps perdu dans le tourbillon révolutionnaire.

Il cherche à saisir quelque lambeau du pouvoir; il s'occupe, mais très-infructueusement, de son élection à la chambre, et dépense peut-être à tous ces petits détails quelques-unes des sommes confiées à sa dictature.

Il n'était pas riche, ce fut son malheur.

Avec la fortune, il n'eût jamais rêvé l'*Icarie* ni pour les autres ni pour lui-même.

Sur les entrefaites, l'Amérique du Nord perd patience et l'orage éclate. On reçoit des lettres furibondes et qui plus est des procurations menaçantes.

Les parents des victimes traduisent M. Cabet devant les tribunaux.

Il a peur du scandale et s'embarque pour rejoindre ses associés. Pendant son absence les poursuites continuent. La police correctionnelle condamne le chef de la secte communiste à deux ans de prison pour escroquerie.

Cette maudite révolution de Février fut évidemment la cause de tout le mal.

Le navire qui portait le dictateur arrive enfin au Texas.

M. Cabet trouve ses malheureux Icariens dans la plus abominable misère ; ils sont livrés au comble de l'anarchie. La cour du roi Petaud est un modèle d'ordre et de silence auprès de cette assemblée de républicains.

A la vue de l'apôtre, néanmoins, l'es-

poir et la confiance rentrent dans les cœurs.

Les plus têtus, ceux probablement qui ont envoyé leurs procurations en France, déclarent qu'ils veulent rompre le traité et reprendre leur apport dans l'association.

Cabet parvient à réunir la majorité, plante les opposants au beau milieu des cinq cents hectares de terre primitifs, gagne l'Illinois, achète à très-bon compte à Nauvoo un établissement agricole, dont les peuplades indigènes allaient déposséder les Mormons, et s'y installe avec les associés qui lui restent fidèles.

Dans cet intervalle, les clameurs et les réclamations continuent en France.

Le plus grand nombre des Icariens abandonnés au Texas ont pu repasser en Europe et font rage contre l'apôtre.

M. Cabet, dans ce débat périlleux, se trouve menacé de perdre son honneur.

Il quitte Nauvoo tout exprès pour venir se défendre et purger ses contumaces. Arrivé à Paris, il affronte la tempête, donne aux juges des explications qui leur paraissent satisfaisantes, et triomphe définitivement en cour d'appel de toutes les poursuites dirigées contre lui.

Une espèce de retour de la faveur populaire le décide à tenter la chance une seconde fois pour la députation ; mais, une seconde fois les votes lui échappent.

Le Deux-Décembre achève de lui prouver que l'avènement du communisme est encore loin de nos idées et de nos mœurs.

Secouant de ses bottes la poussière de France, et maudissant les propriétaires obstinés qui ne comprennent pas les dou-

ceurs du partage, l'apôtre retourne à Nauvoo.

Dix-huit mois auparavant, à son départ, il avait résigné la dictature ; mais tout allait de mal en pis sous l'administration nouvelle. M. Cabet fut obligé de faire lui-même un coup d'Etat pour reprendre le pouvoir et rétablir l'ordre.

Son Deux-Décembre à lui ne fut pas heureux.

Harcelé, traqué, bourrelé d'ennuis et de dégoûts, il abdiqua définitivement et alla traîner une existence pénible à Saint-Louis des Français, où il mourut au commencement de novembre de l'année 1856.

FIN

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON, 13

SOUS PRESSE :

UNE FEMME A BORD

Par le comte RENÉ DE MARICOURT.

LES

MÉMOIRES D'UNE HIRONDELLE

Par le Même.

PETITES LETTRES A LA MONTAGNE

Par l'abbé HENRI PLANET.

LES

GLOIRES DE LA VIEILLE LORRAINE

Par ALFRED DE BESANCENET.

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.
Henri Monnier.
Félicien David.
Alfred de Musset.
Pierre Leroux.
Thiers.
Ricord.
Ed. About. — Carnot. — Changarnier.
Raspail.
Rochefort.
Villemain.
Beauvallet.

Michelet.
Dupin.
Henri Murger.
Gustave Planche.
Montalembert.
Falloux.
Dumas fils.
Déjazet.
Rachel.
Le Père Hyacinthe.
Clairville. — E. Labiche.
Frédérick Lemaitre.
Ledru-Rollin.
Blanqui.
Louise Colet.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64, rue Bonaparte.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Cent.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

GUILLAUME IER

ROI DE PRUSSE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1870

GUILLAUME Ier

ROI DE PRUSSE



GUILLAUME Ier

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle.

GUILLAUME I[ER]

ROI DE PRUSSE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

118

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

1870

GUILLAUME Ier

ROI DE PRUSSE

Majesté bizarre et fantasque à laquelle je ne tenais en aucune sorte à offrir un cadre dans ma galerie contemporaine.

Or le roi de Prusse vient tout à coup de m'y contraindre par une série de fautes, de maladresses, d'injustices à scandaliser le monde, — et, ma foi, tant pis pour le roi de Prusse !

dont Guillaume, alors âgé de dix-huit ans, a été l'un des héros.

Et, — vous allez en avoir la preuve, — son rôle ne fut pas splendide.

Au nombre des habitudes élégantes qui le distinguaient, dès cette époque, il comptait celle de chiquer.

Se promenant, un soir, dans les rues de Sarrelouis, après un festin dont les libations l'avaient mis en belle humeur, le futur roi de Prusse passa devant quatre ou cinq individus attablés à la porte d'une auberge.

— Je parie, dit-il à deux majors qui l'accompagnaient, — et en leur montrant un jeune homme qui, à leur approche, n'avait pas jugé convenable de se découvrir, — je parie que je fais goûter le jus de ma chique à ce gaillard-là ?

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Il envoie, d'un simple mouvement de coude, l'ignoble morceau de tabac,

gluant et jaunâtre, dans le verre du buveur.

Or ce buveur était le maréchal-ferrant lorrain, mentionné ci-dessus.

Pousser un cri de rage, bondir sur le prince et lui arracher son sabre, tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Vingt Kaizerlicks accourent pour défendre leurs officiers.

Le maréchal-ferrant tape dans le tas comme un furieux ; il en couche sept sur le pavé de la rue, pendant que ses camarades, s'armant des tables et des chaises de l'auberge, les font pleuvoir sur le reste de la troupe, qui prend la fuite.

Frédéric-Louis-Guillaume et les deux majors n'avaient pas trouvé prudent d'insister pour la continuation de la bataille.

Jugez si tout Sarrelouis fut en émoi !

On assemble une espèce de tribunal,

composé des autorités de la ville, et présidé par un colonel prussien.

— Est-ce toi qui as tué mes soldats? demande le colonel au maréchal-ferrant?

— C'est moi! Je suis Français de Lorraine. Un de vos officiers, qui devrait être ici, m'a insulté. Voici la chose. Une supposition, colonel, que vous soyez en train de boire une chopine, et qu'un malotru vienne jeter dans votre verre une vieille chique puante, que feriez-vous?

— *Sacremen tarteifle!* je le tuerais! cria le président.

Guillaume avait oublié de renseigner les juges sur l'acte saugrenu qui avait précédé la lutte.

— Eh bien! je ne l'ai pas tué, répartit le Lorrain, parce qu'il a f...ichu le camp sans m'attendre; mais j'ai troué le cuir à ceux qui m'ont empêché de courir après, — voilà!

Le maréchal-ferrant fut renvoyé absous.

Quant au prince à la chique, il ne souffla mot. On assure même qu'il eut la délicatesse de ne pas réclamer son sabre, que le fils du brave Lorrain conserve comme un trophée.

Donc le roi de Prusse se glorifierait à tort des souvenirs de sa première campagne, et cependant nous lisons dans le *Figaro* du 23 juillet.

« On oublie vite en France, surtout à Paris. Lors de la visite de S. M. Guillaume à l'Exposition universelle de 1867, tous les journaux ont raconté l'anecdote suivante, dont l'authenticité n'a point été et ne saurait être contestée. Cinq cents personnes dignes de foi en déposeraient au besoin. Le roi fut reçu au perron de l'Hôtel-de-Ville par le préfet de la Seine, baron Haussmann, et par le Conseil municipal, à la tête duquel figurait M. le

sénateur Dumas. A ses côtés, Bismark, en costume de colonel de dragons, tournait entre ses doigts son casque (véritable casque de pompier), surmonté d'une espèce de pal doré. Nos édiles ayant fait leur compliment officiel, savez-vous ce que répondit Guillaume?

« — Je n'étais pas venu à Paris *depuis* 1815, dit-il, et je le trouve *bien changé !*

« Il n'y avait pas d'intention blessante peut-être, et ce n'était qu'une sottise, — mais de celles qui peuvent mettre deux puissantes nations aux prises, et faire enfler les fleuves de tout le sang qu'elles sont prêtes à verser pour une injure. Bismark le sentit, et, baissant les yeux (admirez ce prussien modeste)! il continua à tourner plus activement que jamais, entre ses mains osseuses, son casque

de Nanterre, surmonté d'une canule dorée. »

Canule est le mot.

Je crois voir encore débarquer, à la gare de l'Est, Guillaume et son ministre, clysopompes en tête, contre toute espèce d'usage reçu.

Ainsi donc, Sa Majesté Guillaume Ier ne rachète ses insolences ni par le courage, ni par le jugement, ni par l'à-propos dans le dialogue.

C'est un caporal couronné, auquel nous donnerons un peu tardivement des leçons de tact et de politesse : il est toujours temps d'aller à l'école et d'y recevoir la férule.

Nos lecteurs savent que le gracieux patron de Bismark n'était pas destiné au trône.

On le laissa mener la vie militaire dans ce qu'elle a de plus répréhensible et de moins édifiant, je veux dire qu'il passa toute sa jeunesse à courtiser les

blondes et trop faciles Germaines, à engloutir d'innombrables chopes et à culotter ces pipes extravagantes de forme et de dimension, que l'Allemagne du Nord fabrique pour ses fumeurs indigènes.

A l'avénement de son frère Frédéric-Guillaume IV, on le mit à la tête de plusieurs régiments et on le nomma gouverneur de Poméranie.

Dès lors il se mêla aux affaires du royaume.

La Diète, assemblée pour la première fois, put l'entendre exprimer, sans éloquence aucune, mais avec une extrême vulgarité de gestes et une brutale intempérance de langage, ses idées en matière politique.

A l'en croire, tout devait à l'avenir se décider en Europe par la voie des armes.

Il devint le représentant le plus direct et le plus acharné des doctrines abso-

lutistes, ce qui exaspéra, comme on se l'imagine bien, les patriotes allemands.

Ils lui témoignèrent leur rancune, en 1848, par des démonstrations humiliantes.

Guillaume ne pouvait plus paraître ni à la promenade ni au théâtre, sans être hué, sifflé, apostrophé sur tous les tons et dans toutes les gammes.

Un charivari perpétuel éclatait à sa vue, le suivait obstinément d'un lieu à l'autre, et ne s'arrêtait même pas aux portes de son palais, dont on cassait les vîtres avec un sans-gêne démocratique, très-propre à lui inspirer de l'inquiétude.

Maudissant la France et la révolution de Février qui éveillait en Allemagne les dangereux échos du républicanisme, Guillaume prit un parti sublime de bravoure : il se sauva prestement à Londres.

On eut beaucoup de peine à le décider à revenir au mois de juin suivant.

Le ministère Camphausen lui expédiait en vain message sur message ; on avait beau lui affirmer que les démocrates étaient réduits au mutisme et à l'impuissance : il fallut, pour le convaincre, qu'on lui envoyât Outre-Manche la nouvelle de son élection à l'Assemblée nationale.

Seulement alors il regagna Berlin.

Mais il n'osa pas se montrer une seule fois à la Chambre, tant il avait peur d'y rencontrer des patriotes et tant les oreilles lui cornaient encore.

Au mois d'avril suivant, on le chargea de commander en chef une véritable armée, que le gouvernement prussien envoyait à Bade, pour triompher de deux ou trois cents révolutionnaires audacieux, prêts à proclamer la république.

Guillaume marcha contre cette poignée de démagogues avec une intrépidité superbe.

Il les écrasa presque sans coup férir et vint à Coblentz, où il se reposa des fatigues de cette campagne gigantesque, sur un large lit de lauriers, — auxquels, dit la chronique allemande, s'entremêlèrent avec profusion des branches de myrte.

Heureux vainqueur !

Enfant gâté de Mars, enfant gâté de Vénus,—comme il est facile de s'expliquer aujourd'hui ses rêves de gloire et de conquête !

Dans cette bonne ville de Coblentz il eut véritablement des jours filés d'or et de soie.

Les hommes s'inclinaient devant *l'héroïque gouverneur militaire des provinces rhénanes*, c'était le titre dont l'avait décoré Frédéric-Guillaume IV,

son frère, dont la cervelle commençait à s'égarer.

Quant aux femmes, elles ne s'effarouchaient pas le moins du monde lorsqu'il lui prenait fantaisie de leur jeter le mouchoir.

Il s'en acquittait avec une désinvolture qui ne rappelait en rien le duc de Richelieu ni le maréchal de Saxe. Les prussiennes sont excellentes personnes, et d'un goût peu exigeant. Pour triompher de leur vertu, la séduction ne demande aucun renfort exceptionnel d'esprit et de grâce.

Mais la reine? va-t-on dire, — car enfin il y a une reine de Prusse, Marie-Louise-Auguste-Catherine de Saxe-Weimar, née en 1811, mariée en 1829. Elle devait naturellement ouvrir l'œil sur les manœuvres galantes de son époux.

La reine de Prusse, ami lecteur, est

colonel du 4e régiment de Grenadiers de la garde...

Ne riez pas, c'est parfaitement authentique! — et le sérieux qu'elle apporta de tout temps à ses devoirs militaires, l'a préservée d'une jalousie mesquine et d'une exagération ridicule dans la surveillance conjugale.

On songe peu à son mari, quand on a sous ses ordres un régiment au grand complet.

Bref, en 1854, Guillaume, qui frisait la soixantaine, se prit à négliger le myrte et ne cultiva plus que le laurier. On le nomma général en chef de l'infanterie du royaume, en même temps que gouverneur de la forteresse fédérale de Mayence.

Et comme son renoncement aux joies de Cythère laissait une lacune à remplir, il eut l'honorable ambition de se faire élever à la présidence de toutes

les loges de la franc-maçonnerie prussienne.

A peine formulé, son désir à cet égard reçut un entier accomplissement.

Oui, ce monarque étrange, occupé maintenant à prescrire à ses sujets des prières publiques et des jeûnes de 24 heures, a brigué la gloire suspecte de présider une association de révolte et de ténèbres, qui professe le mépris absolu de toute autorité religieuse et de tout pouvoir politique.

Conciliez, s'il est possible, les actes hétérogènes et contradictoires de l'homme, et tâchez de vous rendre compte des idées qui se heurtent dans ce cerveau quadrangulaire.

Lorsque s'entama la lutte entre la Russie et les armées coalisées de la France et de la Grande-Bretagne, le noble président des francs-maçons (vous savez que ceux-ci se proclament très-

haut et par principe amis de la paix) jeta feu et flamme parce qu'on refusait de mettre l'épée de la Prusse dans la balance, à côté de celle du Czar, pour aider Nicolas à l'emporter sur nous.

On doit conclure de ce qui précède que Sa Majesté Guillaume n'a rien ni de ce qui attire l'estime des peuples, ni de ce qui procure à un prince les hommages de la postérité.

C'est un sergent fanfaron et moustachu qui se donne des allures de héros, avec le cœur d'un lièvre.

Depuis le début de son règne, on l'a vu se poser en tranche-montagne sous le regard de l'Europe, et il a pleuré comme un enfant dans le wagon qui le reconduisait d'Ems à Berlin.

Toujours prêt à menacer avec insolence et à gagner chaque jour un coin de territoire, par l'intimidation ou par l'escamotage, il tremble quand on lui résiste et rechigne à l'heure du combat.

Bravache de comédie, général de parade, pourfendeur en paroles, il a voulu jouer au lion, ne songeant pas qu'il serait obligé de montrer un jour ses griffes rognées et son absence de crinière.

Mais suivons pas à pas les événements, dont le récit peut seul éclairer la situation.

En 1857, le roi Frédéric-Guillaume IV est décidément frappé d'aliénation mentale. Aussitôt les loges maçonniques de se mettre à l'œuvre pour élever au pouvoir le prince qui a l'honneur de les présider ; elles le font nommer régent l'année suivante.

Les républicains, irréconciliables ennemis de Guillaume, poussent des clameurs.

Il les flatte, les amadoue par des concessions apparentes et sacrifie le ministère Manteuffel à leurs rancunes.

Presque en même temps il demande

une entrevue à l'Empereur Napoléon III, dont il cherche à capter la bienveillance, pour mieux essayer de le duper ensuite.

On assure que, dès cette époque, Bismark manœuvrait derrière le rideau.

Au mois de janvier 1861, le roi meurt.

Guillaume prend le sceptre et se pose fièrement la couronne sur la tête, en prononçant cette phrase qui, dans une autre bouche, pouvait être sublime :

« — Je la tiens de Dieu seul ! »

Un orage de réprobation éclate d'un bout de la Prusse à l'autre. Les francs-maçons s'indignent. Ils accusent Guillaume d'ingratitude et ne veulent absolument pas comprendre ce que Dieu vient faire là.

D'autre part, les députés de Berlin entrent en pleine insurrection, refusent le budget, ou le réduisent à des

chiffres si économiques et si restreints, que le ministère donne sa démission. Les libéraux comprennent qu'on les a leurrés de promesses mensongères, et qu'à peine en possession de l'autorité, le roi veut donner à son trône l'absolutisme pour base.

En effet, tous ceux des membres du ministère qui étaient soupçonnés de libéralisme ne tardent pas à être congédiés. Le prince Hohenlohe, président de la Chambre des seigneurs, se charge de former un autre cabinet.

Mais, à peine installé, le nouveau ministère croule sous les efforts de l'opposition.

Guillaume perd complètement la tête, et Bismark, alors ambassadeur à Paris, lui envoie missive sur missive; il l'exhorte à tenir la bride ferme, tout en accordant aux libéraux quelques satisfactions dérisoires, afin d'obtenir d'eux la chose essentielle, c'est-à-dire

le crédit indispensable à une réorganisation complète de l'armée.

« Pour régner tranquillement, sire, ajoutait-il, ayez au moins sur pied trois cent mille hommes, sans compter la landwehr. »

On voit que ce fameux comte Othon de Bismark-Schœnausen avait profondément étudié son maître. Il savait quelles tendances soldatesques se trouvaient enracinées dans cet esprit vulgaire. Depuis longtemps déjà le projet de ressusciter l'empire d'Allemagne germait au fond de la double cervelle du ministre et du roi.

Guillaume essaya donc, ainsi que le lui conseillait Bismark, de ruser avec le libéralisme.

Mais ce fut en vain que M. de Bernstorff succéda au prince de Hohenlohe; ce fut en vain qu'on essaya de calmer la Chambre par l'abolition des surtaxes, par la reconnaissance du

royaume d'Italie et par un traité de commerce avec la France; toutes ces concessions n'aboutirent qu'à exalter les libéraux, qui voyaient clairement où on en voulait venir.

Ils refusèrent tout net le crédit pour la réorganisation de l'armée.

« Revenez au plus vite, écrivit Guillaume à Bismark; votre présence est nécessaire, et vous aurez la présidence du conseil. »

Donc Bismark arrive.

Il lutte avec audace contre la Chambre des députés, cherche un appui dans la Chambre des seigneurs et fait voter à celle-ci tous les subsides réclamés par le gouvernement.

Un message royal clot la session. Tout est dit, le tour est joué.

Pendant trois années consécutives, on a vu l'administration de Bismark se fortifier de plus en plus chaque

jour, par les luttes mêmes qui devaient la renverser et l'anéantir.

Bientôt s'engage la querelle avec l'Autriche.

De part et d'autre, d'immenses préparatifs militaires laissent présager un éclat entre les deux puissances.

Jusque-là Guillaume a laissé faire son ministre, et l'étranglement facile du malheureux Danemark a obtenu son entière approbation ; mais, à la veille de s'engager contre l'Autriche, il se prend tout-à-coup à réfléchir.

Dépouiller des états faibles, rien de plus simple. On les vole, pour ainsi dire, *paternellement;* on essaye de leur persuader qu'on les annexe dans leur intérêt propre, et qu'au lieu de faire acte de spoliation violente, on fait acte de sacrifice.

«—Sauf les cas imprévus, disait alors un diplomate, qui voyait de près les choses, c'est le caractère de la politique

prussienne de ne dévaliser personne. Elle se contente de vous enlever un à un tous les boutons de votre habit, et, quand il ne peut plus vous servir, elle vous en soulage. »

Ces quelques lignes résument le système Bismark.

Très-partisan de ce système, Guillaume avait pris les boutons danois sans scrupule et sans remords; mais découdre les boutons autrichiens, voilà ce qu'il croyait impossible de tenter sans imprudence. Entamer une guerre dangereuse, laisser derrière lui une Chambre hostile, des patriotes surexcités, n'était-ce pas fournir à la révolution un prétexte? Il se rappelait avec terreur les événements de 1848, les injures qu'on lui avait prodiguées, les outrages qu'on lui avait fait subir; en un mot il redoutait la démocratie allemande. Est-ce que les mêmes hommes, qui demandaient autrefois sa tête ne

sont pas toujours là, menaçants et sombres?

Je laisse parler ici M. Jouvin, dont je viens de lire un article remarquable au sujet de la circonstance même qui nous occupe.

« Lorsque tout était décidé, dit-il, pour cette courte campagne de 1866, M. de Bismark arrive allégrement un matin chez le roi. Il y venait chercher un complice de ses desseins, il y rencontre un juge de ses complots contre l'Allemagne. Le *spectre rouge* avait fait des siennes toute la nuit, et le soleil de juin, en se levant dans une radieuse matinée, n'avait pu en balayer le linceul traînant.

« Chaude fut l'entrevue.

« Aux raisons de son ministre le vieux roi répondait par des malédictions.

Tout en discutant, Guillaume et Bismark s'étaient placés dans l'embra-

sure d'une fenêtre. Attirant à lui son contradicteur et lui montrant de la main la statue du grand Frédéric, le roi dit au ministre :

« — On renversera cette statue et on élèvera à la place un échafaud ! »

« Guillaume s'arrêta et fit un geste significatif, qui achevait sa pensée.

« C'en était fait des projets gigantesques de ces deux hommes, si M. de Bismark fût resté court. A cette pantomime rapide, qui abattait une troisième tête royale sur le billot où étaient tombées celles de Charles Ier et de Louis XVI, le ministre riposta par un mot vraiment trouvé :

« — Sire, dit-il, puisque telle est la situation, n'est-il pas plus digne de vous et de moi de mourir sur un champ de bataille, l'épée à la main ?

« La réponse était sans réplique, et les armées prussiennes s'ébranlèrent pour marcher contre l'Autriche. »

Or,— en ce moment, personne ne le met en doute, — la bataille de Sadowa est la cause première des catastrophes qui se préparent. En Italie, l'Autriche avait été notre adversaire, et nos diplomates envisageaient presque tous, je ne dis pas avec joie, mais avec calme, l'abaissement de cette puissance.

Aujourd'hui certains prophètes après coup viennent nous dire :

« — Il fallait empêcher la Prusse d'accomplir son œuvre d'ambition. »

Ce raisonnement n'a pas l'ombre de sens et tombe dans l'absurde. S'il est vrai que le ministre du roi Guillaume soit venu trouver l'Empereur à Biarritz et lui ai dit : « — La Prusse étrangle entre ses frontières. Ne faites rien pour nous empêcher de les reculer, et nous ne trouverons pas mauvais que vous avanciez les vôtres jusqu'au Rhin, » l'Empereur a dû croire à cette parole. Reconquérir les anciennes limites de

la France, et cela sans avoir besoin de tirer le glaive, sans déshériter le pays des bienfaits de la paix, c'était naturel, c'était acceptable, et si la fourberie du ministre prussien a cru pouvoir se jouer de notre franchise et mentir à sa promesse, il en sera rudement châtié.

Lorsque, pour une cause juste, vous demandez l'appui de la nation tout entière, péchez plutôt par excès de patience que par excès de précipitation.

A l'époque de ce premier parjure de Bismark, croyez-vous que l'indignation nationale aurait éclaté, comme aujourd'hui, par un immense coup de tonnerre?

C'est le même que l'Europe a jadis entendu.

C'est le même qu'elle entendra toujours, lorsque la France, assurée de son droit et fière de ses grands souve-

nirs, se lèvera pour marcher en masse à l'ennemi qui la brave.

Donc laissons le passé, puisque dans le présent, tout est pour le mieux, et que l'avenir est à nous.

Une fois victorieuse de l'Autriche, la Prusse est saisie de vertige; Guillaume et Bismark se grisent l'un et l'autre avec ce succès inattendu. Leurs folles rodomontades éclatent sans vergogne, et leurs accaparements de territoire deviennent d'une insolence à déconcerter le sens politique et le sens moral.

Ces deux gloutons avalent tout, provinces, duchés, villes libres, peuples et royaumes, Etats du Nord comme Etats du Sud.

Ils ferment l'oreille aux plaintes, se moquent des reproches et narguent avec une stupide audace les représentations de la France.

La mesure se comble.

Décidément il faut mettre un terme à l'appétit phénoménal de ces ogres prussiens.

Quand ils entendent notre gouvernement élever la voix à propos de la question du Luxembourg, Bismark interloqué laisse tomber sa fourchette et Guillaume se lève à demi pour quitter la table; mais ils ne tardent pas à reprendre de l'assurance, et ils essayent de se faire servir deux plats nouveaux, la ligne du Saint-Gothard et le trône d'Espagne.

Ici l'excès de voracité passe les bornes.

Une crosse de chassepot frappe rudement à la porte de la salle, où nos Gargantuas s'empiffrent.

— Qui va là ?

— France !

Guillaume tressaille, Bismark devient bleu... de Prusse. Comment nier le flagrant délit ! On les trouve la

bouche pleine et les mains dans la sauce.

Mais ne rions plus, parlons net.

Sa Majesté Guillaume et son illustre ministre avaient formé de longue date le projet burlesque de nous faire descendre au rang des nations secondaires et d'usurper la prépondérance en Europe.

Afin d'arriver à ce but., les bons apôtres, peu spirituels d'ailleurs et complètement dépourvus de finesse, mais doués d'une grande persistance, comme tous les sots qui ont une idée fixe, prirent soin de s'arrondir géographiquement tout d'abord, *per fas et nefas*, ne reculant devant aucune coquinerie diplomatique, nous trompant par des protestations déloyales, par des mensonges grossiers, procédant à des armements fabuleux, forçant la France et les autres nations continentales à rester sur un pied de

guerre absolu, et cherchant en définitive à nous enfermer dans un véritable cercle prussien, pour mieux lever le masque ensuite, après avoir paralysé nos moyens de défense.

Nous ne raconterons pas l'histoire du joli prétendant qu'ils allaient installer sur le trône d'Espagne, comme une marionnette dont ils auraient tenu les fils.

A la nouvelle de cette agréable combinaison, que Bismark avait réussi à cacher à l'ambassade française, notre gouvernement s'indigne. On somme le roi de Prusse, par l'organe de M. Benedetti, de s'expliquer au plus vite, sans subterfuge et sans réticence.

—Eh ! bon Dieu ! répond Guillaume, de quoi s'agit-il ? Un Hohenzollern accepte la couronne d'Espagne ?... Je n'en savais pas le premier mot, je vous le jure.

— Soit, mais votre ministre, M. de Bismark, devait le savoir.

— Lui, Bismark!... oh! le pauvre cher homme., il est plus innocent qu'un jeune Prussien qui vient de naître! J'ignore même où il se trouve à cette heure; il est quelque part, en villégiature, ou à prendre les eaux, comme je les prends à Ems. Il a besoin de se laver.

— Alors, Sire, veuillez intimer l'ordre à votre cousin, le prince de Hohenzollern, de renoncer au sceptre espagnol.

— Moi?... vous plaisantez sans doute. Est-ce que les affaires de mon cousin ont le moindre rapport avec les miennes? Tout cela ne me regarde pas, laissez-moi tranquille.

— Sire, je vais télégraphier votre réponse à M. de Grammont.

Le lendemain, notre ambassadeur se

présente de nouveau chez cette étrange majesté.

—Ah! ah! c'est vous, dit Guillaume, j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre. Vous connaissez le père Antoine?

— Un capucin?... demande M. Benedetti.

—Non, je parle de Charles-Antoine-Joachim-Zéphirin-Frédéric-Mainard, prince de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, comte de Sigmarengen et Véringen, le père de cet étourneau qui avait accepté la couronne d'Espagne... Vous comprenez? C'est le chef de la branche cadette de Hohenzollern : il vient de signer une renonciation au nom de son fils.

— En effet, mon gouvernement en a été informé, Sire; mais cela ne suffit pas.

— Pourquoi donc, je vous prie?

— M. de Grammont demande que

votre Majesté s'engage à interdire formellement et à tout jamais l'accès du trône d'Espagne à n'importe quel prétendant prussien.

— Eh ! monsieur !...

— Voilà mes instructions, Sire.

— Répondez que c'est impossible et que je refuse ! dit le roi sur un ton de colère, en congédiant l'ambassadeur.

On sait le reste.

De nouvelles instances de M. Benedetti, pour amener le vieux monarque à céder à ses justes et loyales réclamations, furent accueillies par des brutalités inacceptables (1), dont la cause est clairement expliquée par un article de l'*Avenir, journal du duché de Luxembourg*.

Cet article a pour titre : *Les deux con-*

(1) Au moment même où le roi fermait sa porte à notre ambassadeur, il recevait, pour mieux accentuer l'outrage, un acteur du théâtre royal de Berlin, M. Berndal.

seillers de Guillaume. Il est curieux, lisez :

« L'histoire impartiale dira de quel côté était l'avide ambition, l'oubli des promesses, le mépris des traités, et cet enthousiasme hypocrite qui séduit les populations naïves; mais l'histoire oublierait peut-être de dire comment l'éclat est venu, puis la rupture. Ce sont choses d'ordre plus intime et qu'il est bon de noter pour les chercheurs à venir, les peintres de ce qu'on appelle l'envers de l'histoire.

« Donc Guillaume a deux conseillers, — cela est de tradition, paraît-il, chez les Hohenzollern. — Le premier, c'est le comte de Bismark, un esprit ardent et rude, mélange de bonhomie et de rouerie, se vantant de faire l'impossible et faisant parfois ce dont il s'est vanté; Allemand par politique, Prussien par goût, Poméranien par tempérament, caporal-ministre, comme

Richelieu était cardinal-ministre, et de forme et de fond. L'autre conseiller, c'est..... l'*autre*.

« Quand le roi Guillaume a près de lui son premier conseiller, il fait Sadowa; quand il a l'*autre*, il fait des maladresses.

« Or, tout récemment, à Ems, soit par négligence, soit par calcul, le comte de Bismark n'avait pas suivi le roi. Tout d'abord les choses allèrent assez bien. Le plan était tracé d'avance; le ministre avait préparé la mise en scène et les réponses. Mais voilà que la discussion se prolonge et que la France, sur la naïveté et sur la souplesse de qui l'on comptait, pousse l'affaire et veut la mener jusqu'au bout. Le roi se trouble; le vieux soldat, qui ne connaît que sa Durandale et sa Bible, dont la voix ne formule que des commandements ou des psaumes, cherche une réponse : rien! Il appelle son conseiller

Bismark. Hélas ! du côté de la France aussi le télégraphe joue ; on a posé une question, on veut une réponse, et Bismark n'arrive pas.

« Alors le roi, à bout de patience et d'efforts, appelle l'*autre* conseiller, et les voilà tous deux face à face, causant de lèvre à lèvre.

« Un conseil, deux conseils, trois conseils, voilà Guillaume fixé.

« Oh ! il sait ce qu'il doit faire ! Vite un aide de camp à ce Français ! Ordre de ne plus reparaître, ordre brutal, insolite, ridicule. Ainsi l'a voulu l'*autre*, c'est chose dite et chose faite.

« Si Bismark eût été là, que de formes encore on aurait épuisées, que de fallacieuses promesses, que de fins de non recevoir, que de prétextes, que d'habiles attermoiements il eût trouvés ! Mais *l'autre* a parlé, mais le roi a répété, et voilà que l'injure s'ajoutant à l'intrigue, deux grandes nations vont se ruer

l'une sur l'autre; voilà que les efforts des neutres deviennent inutiles, parce que, de deux conseillers, le bon était absent.

« Maintenant, à ceux qui voudront connaître *l'autre*, nous rappellerons une ballade allemande et un conte français; car nous respectons la majesté royale et nous tenons à parler à mots couverts.

« La ballade est celle du roi de Thulé, de ce vieux souverain qui, séparé de tous, seul au monde, n'avait plus qu'un confident, « sa coupe d'or ciselé, » à qui il disait son dégoût des vivants et demandait l'oubli des morts. Le conte, c'est le conte d'Alfred de Musset, *La Coupe et les Lèvres*, entre lesquelles il y a toujours place pour un malheur ou une folie.

« Et de tout cela nous concluons que, le 14 juillet 1870, la France étant impatiente d'une réponse, M. de Bis-

mark étant en Poméranie et le soleil dardant ses plus forts rayons, sa majesté Guillaume causa trop longtemps et de trop près avec son *autre* conseiller. »

Très-délicatement dit !

Mais pour nous, qui ne sommes pas d'humeur à vénérer le roi de Prusse, nous constatons qu'il abuse de la bouteille.

S'il chique encore, nous n'en savons rien, mais assurément il est un des plus chauds amis de Bacchus et boit comme Silène. Il suit pour son malheur l'exemple de son frère, dont les tristes destins eurent également l'ivrognerie pour cause.

Ces petits détails, fort peu honorables du reste, terminent jusqu'à présent l'histoire de Guillaume Ier, roi de Prusse.

Un jour Bismark disait, — si je ne

me trompe, le propos fut tenu à Biarritz, — il disait :

« Le Sénat de Berlin se compose de respectables perruques, tandis que le Corps législatif est composé de perruques qui ne sont pas respectables du tout. »

Et de la perruque royale, illustre Othon de Schœnhausen, qu'allez-vous en dire?

Grâce à elle, voilà tous vos projets à néant, toutes vos finasseries perdues, toutes vos trames déjouées. Il y a deux ans, lorsque j'écrivais votre notice, je vous prévenais contre ces mécomptes, et contre ces humiliations infligées aujourd'hui à votre orgueil, je vous disais, sans ambages et sans détour : « Prenez garde, Excellence, prenez garde! vous jouez une partie ridicule et stupide. On ne menace pas la France, on s'incline devant la grande nation glorieuse, devant la nation catholique

et fidèle ; on salue jusqu'à terre, on passe, et on ne la provoque jamais, — car toute provocation aurait pour réplique un coup de foudre. »

Et vous n'avez pas voulu me croire, Allemand têtu, diplomate plein de morgue et d'outrecuidance !

Depuis cette époque vous avez continué de creuser la mine qui va faire sauter la Prusse. Il vous a plu de jouer au Richelieu, — un autre homme que vous, celui-là, peste ! et dont vous ne pouviez être que la caricature dans votre épais et lourd pays de choucroûte et de bière, — vous avez essayé de transformer en un Frédéric II d'occasion ce vieux capitan bonasse, qui n'a pas même l'étoffe d'un roi d'Yvetot ; vous avez fait passer dans ses rêves des fantômes belliqueux, des arcs de triomphe imaginaires, des conquêtes impossibles, et le voilà qui tire l'épée sottement et à l'improviste, quand vous

aviez besoin de ruser encore et de disposer d'autres batteries pour attaquer la France par surprise ou par trahison (1)!

Oui, je le sais bien, vous lui aviez soufflé son rôle, à ce Géronte allemand, à ce huguenot septuagénaire, et vous restiez à distance, dans la folle idée que rien ne se déciderait sans vous, et que vous auriez le temps de nous faire tomber dans de nouveaux piéges.

Triple insensé!

Ne voyez-vous pas ici la main de la Providence, qui bouleverse vos plans, écrase votre machiavélisme, et fait sortir la guerre d'un flacon de vin du Rhin bu mal à propos?

En vérité, messire Othon de Bismark-Schœnhausen, premier ministre de Prusse, vous êtes un niais colossal,

(1) Si le plébiscite n'avait pas réussi, Bismark se préparait à envahir immédiatement l'Alsace et la Lorraine.

et vous avez accru vos torts aux yeux de l'histoire, en permettant à ce vieux Guillaume d'invoquer le Dieu des armées, dans son discours au Reichstag, quand il ne demande ses inspirations qu'au dieu du pampre et à la dive bouteille.

Enfin passons.

La guerre est déclarée, la France se lève tout entière contre vous et crie aux armes.

Vous êtes perdu !

Si vous entendez de là bas, notre or national, — cet or que vous n'avez pas, et qui pleut, à millions pressés, dans nos caisses patriotiques, tandis qu'à Berlin la Bourse ferme et que vos banquiers sombrent, — vous devez enfin comprendre ce que vous êtes et ce que nous sommes.

Si les rugissements du lion déchaîné parviennent jusqu'à vous, ô Bismark! vos rares cheveux doivent se dresser

d'épouvante sous le clysopompe qui les recouvre.

Si l'écho de la *Marseillaise* passe le Rhin ; si les applaudissements formidables, qui, de Paris à la frontière, saluent le passage de nos bataillons héroïques ; si l'enthousiasme des hommes, si leur mépris pour vous, si la haine des femmes, des enfants, des vieillards, qui font chorus pour vous jeter un défi solennel et terrible, si tout cela figure dans le rapport de vos espions, vous devez mal dormir, ô comte Schœnhausen.

Gageons que vous rêvez de Turcos et de Zouaves et que nos mitrailleuses vous donnent le cauchemar.

Pauvre homme !

J'ai pitié de vous, et je prends dans les journaux du mois de juillet, quelques articles agréables, certaines petites nouvelles piquantes et plusieurs détails anecdotiques, que je vous en-

gage à lire au milieu de vos insomnies.

Mettez vos lunettes et parcourez ce qui va suivre.

* *
*

6 juillet 1870.

Monsieur le maréchal, je me sers encore des éperons que je portais dans le 1er de dragons pendant la bataille d'Iéna ; mais je ne supporterais plus aujourd'hui les bivouacs. Cependant si les événements de la guerre contre la France le demandaient, je pourrais encore donner l'exemple de la défense sur un rempart. D'ici là, comme le gouvernement va sans doute ouvrir une souscription pour les dons patriotiques, je m'engage à y verser immédiatement cent mille francs.

Agréez, monsieur le maréchal, mes respectueux hommages.

Duc de MORTEMART
Général de division, sénateur.

* *
*

Le bruit s'était répandu que Marie Strass chanterait la *Marseillaise* à l'Opéra, et, bien que l'affiche n'en fît pas mention, dès une heure de l'après-midi toute la salle était retenue. M. Perrin a eu à soutenir des luttes corps à corps avec ses meilleurs amis, dont il ne pouvait, tout directeur qu'il soit, satisfaire l'ardente curiosité.

Une vraie salle de première, chaude, passionnée, vibrante. Le thermomètre du patriotisme était encore plus élevé que celui de la température, ce qui n'est pas peu dire. Je n'essaierai pas de faire un dénombrement impossible. Tout ce que Paris compte d'illustrations dans tous les genres avait tenu à honneur de se trouver là. Lorsque l'orchestre à joué les premières mesures de l'hymne national et que Marie Strass est entrée en scène, vêtue de la tunique blanche et du manteau semé

d'abeilles, le drapeau tricolore à la main, la salle entière est partie d'une immense acclamation, et c'est dans le tumulte le plus indescriptible que l'artiste a pu attaquer le premier couplet.

Alors une voix se fait entendre : « Tout le monde debout! »

Et à l'orchestre, au parterre, à l'amphithéâtre, dans les loges, tout le monde se lève.

C'était un spectacle à la fois touchant et grandiose que de voir trois mille personnes écouter dans cette attitude le sublime appel aux armes.

Les chœurs ont eu peu de besogne ; ce sont les spectateurs à *quinze francs* la stalle qui en ont fait l'office. Dans l'intervalle des strophes, on criait :

« — Vive l'Empereur ! Vive la France ! Vive l'armée ! Guerre à la Prusse ! »

Il a fallu bisser : *Amour sacré de la*

Patrie, et des gourmands demandaient encore : le Rhin ! le Rhin !

Un peu de patience, mes amis !

* *
*

Dans les divers diocèses de France, l'autorité ecclésiastique a déjà ordonné des prières pour le succès de nos armes et des quêtes en faveur de nos blessés.

En Prusse, c'est absolument la même chose.

Un jeûne national de vingt-quatre heures et des prières publiques ont été ordonnés par le roi.

Si la victoire doit être au plus croyant, la Prusse sera infailliblement battue ; car, depuis que la guerre est imminente, l'église miraculeuse de Notre-Dame-des-Victoires ne désemplit pas de braves soldats, qui viennent remplir leurs devoirs chrétiens, et, — comme disait le maréchal de Castellane, — « laver leur linge

sale avant de se fourrer un coup de torchon. »

Un vieux chevronné de la ligne disait hier, en sortant de cette église :

« — Nous sommes venus prendre congé de la Sainte-Vierge, avant de lui donner quelques victoires de plus. »

* *
*

Au café du Grand-Balcon, à une table de dominos, un Prussien et un Parisien, tous deux fort connus dans le monde de la finance, causaient, entre bock et double-six, des événements de la guerre, mais sans passion et en gens bien élevés.

— Brenez garde à fous, dit le Prussien avec son accent germanique, Pismark fient de rabbeler en Allemagne tous les palayeurs que fous nous afiez embruntés.

— Je ne dis pas non, répondit le

Français ; mais ils laissent leurs balais à Paris.

* *
*

On annonce le suicide du roi de Prusse, qui, dit-on, se serait assis sur son casque, et l'on ne conserverait plus aucun espoir. Les médecins, immédiatement appelés, auraient même constaté une légère lésion dans la gorge.

Si la nouvelle est inexacte, oh ! ne la rectifiez pas !

Laissez-nous au sentiment indescriptible que nous cause l'annonce de cette mort, aussi bizarre qu'elle est tragique.

Il paraît que la Bourse a monté.

Mais on a démenti la nouvelle. C'est dommage.

* *
*

Si vous tenez à voir le bureau de recrutement, rendez-vous à l'angle de la rue Saint-Dominique et du boule-

vard Latour-Maubourg. En face une haute grille de fer ; au-delà une première cour plantée d'arbres, puis à droite une deuxième cour pavée, donnant accès à un palier de deux marches.

C'est là !

Vous entrez dans une vaste galerie asphaltée, semblable à la salle des Pas-Perdus d'une gare de chemin de fer, et offrant dans le sens de sa largeur une cloison continue, percée d'une douzaine de guichets. A ces guichets, complétant l'illusion, se déroule une queue de voyageurs qui attendent leurs billets... pour la frontière.

Ils savent que là bas commence à gronder la poudre.

Ce sont des jeunes gens auxquels, pour la plupart, un visage dénué de toute espèce de barbe donne l'aspect de véritables enfants. Quelques-uns, aux traits plus accentués et au mâle regard,

font déjà pressentir des héros. Çà et là, au milieu d'eux, des hommes au teint bronzé, à l'œil résolu, au geste sobre, laissant deviner d'anciens soldats depuis longtemps rompus au métier des armes.

Tous, adolescents et hommes faits, sont des volontaires.

Chaque postulant s'avance dans la direction des guichets affectés aux engagements de l'armée de terre, ou de ceux qu'un écriteau désigne pour les enrôlements dans l'infanterie de marine. Il produit, avec son acte de naissance, le simple document nécessaire à son immatriculation sur les rôles, savoir : une autorisation de ses parents, s'il est âgé de moins de dix-huit ans ; un engagement de sa propre main, s'il a atteint cet âge ; enfin un certificat constatant qu'il a satisfait à la loi du recrutement, dans le cas où il aurait dépassé sa vingtième année.

Et les voilà soldats !

Et il y en a deux cent mille engagés ainsi depuis la déclaration de guerre.

Il ne leur reste plus qu'à être équipés, habillés , armés ; ceci est l'affaire de l'intendance, vers laquelle ils se dirigent aussitôt.

Dans la rue, sur le boulevard et jusque vers le Gros-Caillou, la foule est immense. Les agents de police surveillent la circulation et les omnibus ne passent plus ; on les oblige à un long détour.

Les volontaires arrivent par troupes joyeuses et en chantant; le chant préféré est le *Chœur des Girondins.* Beaucoup brandissent des bâtons , comme s'ils tenaient des armes ; il semble, à les voir s'élancer, qu'ils se sentent déjà en face de l'ennemi.

On *blague* tout à Paris : eh bien ! allez voir cela, et essayez de blaguer ! Allez

entendre ces voix qui jettent aux échos les frémissantes paroles de l'hymne patriotique :

A la voix du canon d'alarme
La France appelle ses enfants.

Et puis faites tous vos efforts pour que, sur vos lèvres de sceptique, arrive quelque mot gouailleur. Si vous y réussissez, c'est qu'à la place du cœur vous avez un morceau de mou ! Pour moi, je me suis senti terriblement chauvin, en assistant à ce spectacle, et j'avais presque envie de faire comme les pauvres vieux invalides venus des environs, en curieux.

Ils pleuraient !

* * *

22 juillet.

Dans chaque ville de nos provinces de l'Est, on signale les trains militaires, et la population se précipite à la gare.

Une quantité de pains, des monceaux de viandes froides, des tonnes coupées en forme de haquets, et contenant du vin ou de la bière, sont rangées en bataille.

La locomotive siffle, la cloche sonne; trente vagons arrivent, regorgeant de soldats, qui ont orné les portières de branches d'arbres en signe d'allégresse. On les accueille par des hourras indescriptibles. Des chopes, instantanément remplies, sont offertes à la troupe; les dames distribuent des vivres, et ce sont des cris, des chants, des bravos à ne plus entendre Dieu tonner.

A Bar-le-Duc, au départ, un gamin crie :

« — Cassez la gueule à Bismark! »

« — On y va, » répond tranquillement un grand dragon, debout sur la machine à côté du chauffeur.

* *
*

Je m'arrête, ô noble comte de Schœnhausen ! et je ne vous donne rien de plus à lire. La place me manque. Où ai-je pris ces articles, où ai-je coupé ces anecdotes? Je n'en sais plus rien, et les auteurs me pardonneront de ne pas les citer. Ce qu'il y a de positif, ô Bismark! c'est que je ne vous ai pas mis sous les yeux de la rédaction prussienne. J'ai rassemblé ce butin sans ordre et au hasard, comme j'aurais cueilli des fleurs dans un parterre, et je vous offre le bouquet à flairer.

Vous le passerez ensuite à Guillaume, — ça lui fera plaisir.

FIN.

En relisant aujourd'hui ce volume, imprimé depuis le 6 août dernier, je me sens frémir d'indignation et de co-

lère ; mais je persiste à le jeter tel quel à la face de nos envahisseurs,— car la France n'a pas été vaincue, non ! elle a été trahie et livrée par un souverain malade, ou fou, et par des généraux infâmes.

Guillaume lui-même est stupéfait de ses triomphes. C'est au point qu'à Versailles il dit, après boire, à ses confidents intimes.

« — Concevez-vous qu'un vieux b..... comme moi ait de pareils succès? Je crains de les payer cher un jour. »

In vino veritas.

EN VENTE :

1re Série. Jules Favre. — Vr Hugo. — Berryer — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série. Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henri Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon. — Mirès. — Emile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont. — Courbet. — Champfleury. — Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Cassagnac. — Emile Ollivier. — Mgr Mermillod. — Cavaignac. — Proudhon. — Antonelli. — Mgr Darboy. — Salvandy. — Alfred de Vigny.

520. — Verdun, imprimerie de Ch. Laurent.

Prix : **50** Centimes. — Franco par la poste : **60** Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

HAVIN

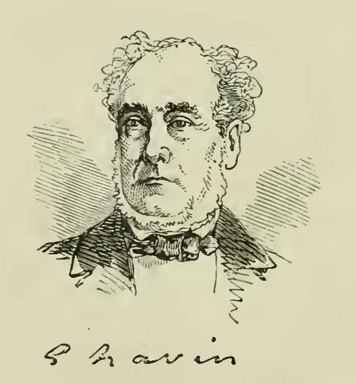
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

HAVIN



HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

HAVIN

PAR

EUGENE DE MIRECOURT.

43

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1869

HAVIN

I

Dans les dernières pages de la notice consacrée à l'homme de Caprera, nous signalions une analogie frappante entre le caractère du chef des chemises rouges et le directeur du *Siècle*, feuille universellement répandue dans les cabarets de France et en estime profonde chez les buveurs de bière et les culotteurs de pipe.

Nous disions que M. Havin, comme Garibaldi, n'était ni un méchant homme,

ni un cœur déloyal ; mais qu'il ne devait pas moins être considéré, au point de vue politique, comme un personnage dangereux, en ce sens que l'esprit et le jugement ne sont développés chez lui que dans une limite excessivement restreinte. Il brandit une plume soi-disant libérale, comme le sabreur italien brandit sa patriotique rapière ; il se lance tête baissée dans les opinions saugrenues, dans les propagandes impossibles et démoralise les classes inférieures en croyant servir l'humanité.

Toujours comme Garibaldi, ce *minus habens* honnête, ce fléau bonhomme, mange du prêtre avec un appétit vorace, prêche une éternelle croisade contre Rome et le clergé, cuisine la Révolution nuit et jour et la fait avaler au peuple sous toutes les formes et à toutes les sauces.

Mais la spécialité du commerce de papier noirci qu'il a cru devoir entreprendre, et grâce auquel il est devenu riche

à millions, consiste principalement à attaquer l'Église.

Il y apporte la plus déplorable persistance.

Son but de prédilection est de démolir par tous les moyens licites ou illicites le pouvoir temporel du Saint-Père.

Ce terrible publiciste est si pressé de donner Rome pour capitale au royaume d'Italie, qu'il ne déploierait pas une ardeur plus grande s'il était payé pour cela.

On le voit tripoter sans gêne, avec un air tout à fait candide et un calme de conscience ravissant, les articles irréligieux, les doctrines matérialistes, les principes démoralisateurs. Il les distribue dans son journal, à raison de *quinze centimes* le numéro, vaillamment, quotidiennement, sans trêve ni relâche, aux masses populaires qui absorbent le tout de confiance.

Elles justifient le proverbe : « Dans le royaume des aveugles les borgnes sont

rois », et prennent le directeur du *Siècle*, son compère Louis Jourdan et son premier gargotier la Bédollière, pour des hommes de première force.

Il y a vraiment de quoi bondir de stupeur et d'épouvante, lorsqu'on songe que le journal de ces messieurs, tiré chaque soir à un nombre prodigieux d'exemplaires, est distribué chaque matin, à Paris et en province, dans une infinité de lieux publics, où les amateurs de la chope, du vin bleu, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe viennent absorber la morale et la politique havinesques, comme une agréable et bienfaisante liqueur.

Tous les maroufles du demi-savoir, tous les petits bourgeois inintelligents et stupides, tous les vandales en blouse qui encombrent les cafés et les tavernes, tiennent conseil autour de la feuille qui leur sert d'oracle.

Ils jugent les autorités civiles et religieuses sur la foi de l'article de fond,

se désopilent la rate aux plaisanteries indécentes, aux anecdotes scandaleuses, au fatras perpétuel de bourdes et de turpitudes qu'enfante cette périodicité malsaine.

L'esprit bourrelé de sottises, le sens moral perdu, ces judicieux lecteurs se croient plus avancés dans le progrès que tous ceux auxquels une loi quelconque leur enjoint d'obéir.

Ils en remontrent à M. le maire, font la nique à M. le curé, traitent de cagots ceux de leurs compatriotes qui vont à la messe, et, au moindre trouble politique, ils sont prêts à semer partout le désordre et à traiter l'État comme ils traitent la Religion.

En attendant, ils souscrivent à la statue de Voltaire, — de Voltaire, ce monstre d'impiété que M. Havin ose choisir pour patron, et qui, à la face de notre société chrétienne, vient d'être proclamé l'idole immonde du journal qu'il dirige.

II

Ces quelques lignes d'avant-propos nous ont paru indispensables.

A présent nous entrons en matière.

Nos esprits forts nient le péché originel. Assurément l'autocrate du *Siècle*, en sa qualité de général d'une phalange de libres-penseurs, combat cette croyance avec plus d'énergie que personne, sans se douter qu'il la confirme aussi manifestement que possible.

Environ dix années avant la naissance de Léonor Havin, monsieur son père, fanatique violent, poussé par l'orgueil et l'ambition jalouse, beaucoup plus que par le sentiment du juste, avait soulevé comme tant d'autres révolutionnaires, — uniquement dans son intérêt personnel et pour amener le triomphe du tiers-état sur la noblesse, — toutes ces questions de réforme brutale qui brisèrent

les rouages de la machine politique, au lieu de les aider à fonctionner.

M. Havin père, élu député de sa province, appuya les empiétements pleins d'insolence de l'Assemblée nationale. On le vit agir de concert avec les démagogues les plus rageurs.

Il siégea sur les bancs de la Convention et vota la mort du roi, sans sursis.

Rentré dans ses foyers, notre conventionnel régicide eut un fils, auquel il inculqua naturellement, dès le berceau, les principes qui avaient réglé sa propre existence.

Léonor-Joseph Havin est né en 1799.

Allaité au biberon démocratique, il apprit à lire dans le catéchisme républicain, étudia de bonne heure les droits de l'homme, adopta l'évangile de Robespierre de préférence à celui du Christ, détesta profondément les rois et les prêtres comme le noble auteur de ses jours, et voulut, à l'âge de dix-sept ans, par-

tager l'exil du vieux conventionnel, que la Restauration expulsait de France, avec tous ceux des bourreaux de Louis XVI qui existaient encore.

Les études de Léonor-Joseph avaient été plus que négligées ; il ne put suivre utilement aucune carrière libérale.

Nous le trouvons à Caen, dans les années qui précèdent 1830, affilié à une jeunesse imbécile qui insultait les missionnaires, lançait le blasphème et le sarcasme sur le parcours des processions, et bravait la police, en attendant l'heure de prêter main forte à l'armée déjà nombreuse du libéralisme, qui entourait le trône d'un cercle menaçant.

Il faut dire néanmoins que Léonor ne tarda pas à rompre avec ces jeunes énergumènes de l'impiété provinciale.

Revenant à Saint-Lô, il administra son patrimoine et prit l'attitude d'un de ces hommes graves et presque solennels, que la bourgeoisie moderne, — je parle

de la bourgeoisie émancipée en 89, — faisait naître dès lors pour l'édification de ce siècle : hommes curieux, sages en apparence, vernis d'une couche de morgue propre à dissimuler leur ineptie, ayant le flair matériel d'une grande finesse, prévoyant l'avenir lorsqu'ils en espéraient du bénéfice, comprenant surtout une chose et la comprenant bien, — c'est que leur règne était venu, et qu'une position de fortune indépendante, jointe au levier du cens électoral, allait, à une heure donnée, remplacer pour eux à coup sûr le mérite et le talent.

III

La révolution de juillet trouva Léonor-Joseph dans les meilleures conditions possibles pour l'honorer de sa confiance.

Au lieu d'être un obstacle à son avan-

cement politique, le souvenir de son père lui servit de marchepied.

« Il fut, dit le *Dictionnaire des Contemporains*, un des délégués des provinces de l'Ouest chargés d'éclairer le gouvernement provisoire sur les besoins et les vœux des départements. »

Donc voilà Léonor-Joseph passé du premier coup à l'état de flambeau.

Bien plus, notre homme fut considéré tout d'abord à Paris comme un personnage et se trouva fixé sur une base assez ferme.

Tous les vieux de 93, lions édentés, mais qui pouvaient rugir encore et jeter la terreur à droite ou à gauche, étaient bien accueillis du nouveau pouvoir.

On rognait leurs griffes en les caressant.

Les honneurs, les dignités pleuvaient sur eux et l'on poussait leur progéniture aux emplois.

Quelques biographes affirment qu'une

charge importante fut proposée, à cette époque, au fils du conventionnel, qui la refusa. C'est possible. Seulement les mêmes biographes ont tort de présenter ce refus comme un acte héroïque de désintéressement et de vouloir faire un homme de Plutarque de Leonor-Joseph, — qui ne demanderait pas mieux, je le sais bien, — mais la vérité de l'histoire ne permet pas de lui accorder cette légère satisfaction.

Notre homme avait en Basse-Normandie certain domaine qui, privé de sa surveillance directe et sans organisation préalable, aurait produit un chiffre de non-valeurs au moins égal à celui des honoraires de la charge qui lui était offerte.

D'autre part, il songeait que la nef gouvernementale, ballottée par tant de souffles contraires, pouvait sombrer encore et l'entraîner dans le naufrage.

En conséquence il répondit :

« — Je ne suis pas assez mûr pour les emplois supérieurs. Nommez-moi tout simplement juge de paix à Saint-Lô. »

Le gouvernement de juillet admira ce caractère modeste, accorda la place demandée et ne comprit en aucune façon l'apologue. M. Havin n'ignorait pas qu'il allait tirer de son refus un large profit.

On le porta, dès l'année suivante, à la députation. Nul écueil ne fit échouer sa candidature.

Il régla ses affaires, arrondit sa fortune par un riche mariage et vint siéger à la Chambre dans le voisinage d'Odilon Barrot, son ami, dont il accepta les principes politiques, se dispensant ainsi d'en avoir qui lui fussent propres.

En s'appuyant sur un autre, il se préservait, sinon des faux pas, du moins de certains tâtonnements dont ses collègues auraient pu rire.

L'aveugle avait trouvé son bâton.

Bien que député, Léonor-Joseph conserva sa place de juge de paix jusqu'en 1835. Il tenait à ne perdre aucune des influences locales, pour mieux assurer sa réélection, qui eut lieu, du reste, sans le moindre obstacle.

Il fut, en outre, porté au conseil général de la Manche et conserva longtemps cette position, en dépit de plusieurs ministres qui, pour le punir de donner des gages à leurs adversaires, voulurent plus d'une fois le déposséder.

Odilon Barrot, dont il continuait à être le reflet imperturbable, le fit nommer secrétaire de la Chambre en 1839.

Mais, en 1842, M. Guizot culbuta Léonor-Joseph et le fit descendre du bureau.

Ce procédé lui déplut souverainement. Quand on ne parle pas, ou quand on parle mal, ces fonctions de scribe donnent une contenance pendant les délibérations.

Elles permettaient d'ailleurs au dé-

puté de la Manche d'honorer de temps à autre son guide législatif d'un alinéa gracieux dans le *Moniteur*, au sujet de quelque diatribe plus ou moins éloquente.

A dater de ce jour, il vota rarement pour le ministère.

IV

Sans peser sur l'opinion de M. Barrot, qui était trop orgueilleux pour tenir compte d'un avis donné directement par un de ses inférieurs en éloquence et en mérite, Léonor-Joseph trouvait moyen néanmoins de le surexciter de plus en plus chaque jour contre la politique conservatrice de M. Guizot.

Il avait soin de se mettre à la piste de toutes les histoires de corruption, de toutes les lâchetés d'un système qui cédait aux exigences de l'Europe et sacrifiait l'honneur national pour ne pas se créer

des embarras ; il recueillait les anecdotes que la sévérité des lois sur la presse empêchait les journalistes de publier, les accusations qu'ils tenaient secrètes et dont ils avaient les preuves, apportait le tout au terrible Odilon et contribuait à faire éclater ses plus formidables tonnerres oratoires.

Si M. Barrot était le chef de l'opposition, son collègue en était un des porte-drapeau les plus intrépides.

Ceux qui nient l'intelligence de M. Havin ne lui refusent ni le courage ni l'entêtement.

S'il est à cheval par hasard sur une idée droite, il l'éperonne avec vigueur ; mais s'il enfourche une idée bossue, il va tout de même au galop, patauge dans l'ornière, éclabousse les passants, ne s'inquiète ni de l'indignation qu'il excite, ni du dégoût qu'il soulève, suit les chemins les plus rocailleux et s'embourbe dans les plus profonds marécages de l'absurde.

Malheureusement pour lui, c'est presque toujours sur une de ces dernières montures qu'on le voit en selle.

Il aimait la dynastie d'Orléans malgré les tours pendables qu'il jouait aux ministres de Louis-Philippe, et, tout aussi aveugle qu'Odilon Barrot, il ne vit pas que la réforme électorale allait aboutir à un casse-cou révolutionnaire.

Le 9 juillet 1847, il assistait à la grande manifestation réformiste du Château-Rouge.

Presque aussitôt, pour obéir aux ordres de son chef, il s'en alla dans sa province organiser le système des banquets, fit crier *Vive la Réforme* aux bonnes gens de Thorigny, comme à tout le département de la Manche, et resta penaud le jour où il entendit proclamer la République.

Non qu'il eût peur de cette forme de gouvernement.

« — La République, — eh ! mon père

couchait avec elle ! » disait-il, avec le tact douteux et la délicatesse négative qui le caractérisaient alors, et qu'il a conservés pour apanage.

Mais il n'était pas rassuré du tout contre le socialisme et les *partageux*.

Il fut longtemps inquiet pour la sacoche raisonnablement gonflée qu'il possède. On assure même qu'il ne s'est fourré aussi ouvertement dans un nid républicain que pour tenir la corde et sauver sa fortune et sa personne, le jour où il y aura péril en la demeure. Il s'imagine que les frères et amis n'oseront jamais piller le sanctuaire du *Siècle*.

Ce fol espoir dénote une faiblesse de jugement peu commune.

Si M. Havin n'a pas d'autre raison pour patronner les ignominies de son journal, il est plus... comment dirai-je en termes polis ? — plus *coupable* encore qu'il n'en a l'air.

Mais achevons l'histoire du député.

Son département ne lui garda pas rancune de l'imprudence qu'il avait commise en frayant la route à la seconde République. Sur quinze députés à élire, M. Havin sortit le premier de l'urne en 1848. Il alla siéger à l'Assemblée constituante.

« A part la question du bannissement de la famille d'Orléans, dit Vapereau, et celle des deux Chambres, il vota jusqu'au 10 décembre avec la droite dans les questions politiques et sociales. Après l'élection présidentielle, il se rapprocha du parti démocratique et s'efforça de prolonger l'existence de la Constituante par ses votes sur l'énumération des lois organiques et sur la proposition Rateau. Elu membre du conseil d'Etat, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. M. Havin resta quatorze ans en dehors des assemblées législatives. En 1857, il fut porté à Paris comme candidat au Corps législatif par une fraction

de l'opposition démocratique ; mais il se désista en faveur de M. Alfred Darimon. Candidat de l'opposition en 1863, il fut élu à la fois à Paris et dans la première circonscription de la Manche. »

Notre homme opta pour son département, où déjà, en 1861, malgré l'opposition du pouvoir, il avait été réélu membre du conseil général pour le canton de Thorigny.

Voici un portrait tout neuf de M. Havin, crayonné par la *Revue* cosmopolite.

« Au physique, dit-elle, c'est un homme grand et paterne qui allie, on ne sait comment, la sérieuse affectation d'un notaire à la morgue narquoise d'un commerçant enrichi. A la Chambre, s'il parle, ou plutôt s'il lit, il est sonore, et aussi vide que sonore, lourd avec des prétentions à la précision et à la profondeur. Son attitude est rigide, presque noble : c'est bien l'homme qu'on sculpte — en fourneau de pipe. »

V

Mais le véritable Havin n'est pas à la Chambre. Il y produit tout au plus l'effet d'une nébuleuse.

Le Havin-étoile, le Havin complet et radieux, ne développe son éclat et ses splendeurs intellectuelles que dans les bureaux de son journal.

C'est là qu'il trône avec une majesté dont rien n'approche.

C'est là que ce grand homme, —populaire au delà de tout ce qu'on peut dire, puisque les fumeurs, dont notre pays abonde, ont demandé sa tête et l'ont fait sculpter tout exprès pour la bourrer de tabac en guise de cervelle,— c'est là, dis-je, que le *père Havin*, ainsi nommé par des subalternes un peu libres, mais affectueux, façonne dans le large pétrin de la libre-pensée les gâteaux délicats qu'il

distribue chaque jour à nos villes et à nos campagnes.

Depuis la mort de Louis Perrée, un vote unanime des actionnaires lui a donné le pouvoir absolu.

Car le *Siècle* a des actionnaires, qui fourrent dans leur sac le produit de la vente quotidienne de toutes les pâtisseries de la boutique. Ils ont bien soin de ne pas laisser le commerce se ralentir.

Servez chaud, morbleu !

Peu importe la qualité de la farine et de la pâte. Si l'indigestion fait regorger la caisse, vive l'indigestion !

Le père Havin administre à sa guise, en véritable autocrate, et les intéressés l'honorent d'une pleine confiance. Il coupe, tranche, rogne, allonge ou raccourcit les articles, rédige des interpellations à l'Europe, manipule avec soin les appels divers aux cinquante mille abonnés dont il empoche chaque matin les *trois sous*, et remplit au mieux les

fonctions solennelles dont on l'a jugé digne.

En politique il joue le rôle de marteau.

Mais, si la question vient à se poser sur le terrain religieux, le marteau devient assommoir ou massue.

Le Saint-Père et les catholiques n'ont qu'à bien se tenir. Hercule-Havin les rappelle à l'ordre avec un aplomb merveilleux, et le protestantisme, religion très-sympathique aux libres-penseurs, a seul droit à ses égards.

Il ouvre au besoin les énormes in-folios où les Pères de l'Église ont commenté la doctrine, signale à Rome certains passages dont il affirme audacieusement qu'on a perdu le souvenir, fulmine contre cet oubli des imprécations magnifiques, tance vertement les théologiens modernes et donne aux buveurs de bière la plus haute idée de sa science cléricale.

A tout propos l'épiscopat français reçoit de ce brave homme des admonestations curieuses et d'une logique inconnue jusqu'à ce jour.

Ou mieux encore, l'honnête directeur et sa rédaction se livrent sur les mandements de nos évêques à des plaisanteries d'un goût adorable, que les culotteurs de pipes reproduisent entre deux bouffées de tabac. Ces plaisanteries font en un clin d'œil le tour des cabarets de France, au milieu des éclats de rire d'une population choisie de démagogues et d'ivrognes.

C'est charmant !

Si quelque prêtre, infidèle à ses devoirs, cause du scandale et s'expose aux censures ecclésiastiques, le *Siècle* prend sa défense avec un dévouement sublime et une charité sans bornes. Il n'examine pas quelle peut être la gravité de la faute, — à quoi bon ? — L'essentiel est de crier au despotisme, à l'arbitraire, à

l'intolérance, et de justifier le coupable en maudissant le juge.

Qu'un ordre régulier, qu'une association pieuse vienne à se fonder à Paris ou en province, le père Havin s'indigne contre l'envahissement clérical, ne s'informe jamais du but chrétien de l'œuvre, condamne en bloc tout ce qui s'assemble pour aider le pauvre dans l'infortune, pour bénir et pour prier, déclare carrément que les hommes ne doivent s'unir en corporation que pour fricoter et pour boire, et s'empresse d'accorder à la franc-maçonnerie toute l'estime, toute la sympathie et tout le respect dont il déshérite la Société de saint Vincent de Paul.

Il faut bien se garder de faire honneur au père Havin de la forme plus ou moins correcte des articles qu'il signe et de lui attribuer le style plus ou moins élégant des discours dont il donne lecture à la Chambre.

Le cher directeur est en bisbille avec la syntaxe et rarement il se trouve en mesure de satisfaire aux exigences orthographiques.

Tour à tour la plume complaisante des la Bédollière, des Jourdan, des Léon Plée, rectifie, corrige, rature les pages griffonnées par leur illustre patron. Si elles gardent, après cette lessive littéraire, une foule de stupidités politiques ou religieuses, fort bien ! mais au moins elles se trouvent expurgées de solécismes et de fautes d'orthographe.

Dès qu'on abandonne à lui-même le style de ce monsieur, on trouve quelque chose d'analogue à la rédaction de cette affiche à la main, copiée dans une ville du Midi :

« Logement à louer sur le derrière du boulanger qu'on peut couper en deux. »

VI

Parlons net et parlons bien.

Si l'homme qui se charge de la direction d'un journal comme le *Siècle* est convaincu de la vérité des doctrines développées sous son patronage, il est profondément à plaindre ; mais je ne crois pas que l'hypothèse d'une bonne foi, même absolue, le dégage de la responsabilité sociale qu'il encourt.

Et si M. Havin, comme tout porte à le croire, ne voit dans ses fonctions qu'une excellente et très-lucrative affaire, un moyen d'enrichir ses bailleurs de fonds et de s'enrichir lui-même, le cas alors devient fort simple et tombe, à notre avis, sous le coup de la vindicte publique.

Qu'est-ce qu'un journal ? c'est un enseignement.

Un enseignement sérieux donné au

peuple par la voie la plus facile et la plus prompte, et qui arrive droit au but, c'est-à-dire à la propagation immédiate et certaine; un enseignement que vous n'êtes pas obligé d'aller chercher, mais qui vient à vous chaque jour avec une régularité de pendule, qui vous trouve au lit le matin, à l'heure du réveil, avant que vous ayez pu seulement élever votre cœur à Dieu, s'empare en despote de vos premières impressions, passe entre les mains de votre compagne, de vos enfants, de vos domestiques, et rôde familièrement d'un bout à l'autre de la maison, appelant les regards et la lecture de tous.

Voilà le journal et ses allures.

Nous mettons les rédacteurs du *Siècle* au défi de soutenir qu'il y ait ici-bas un moyen plus infaillible de propager ce qu'on enseigne.

Est-ce un bon journal? — qu'il soit le bienvenu.

C'est un messager joyeux, souriant, qui vous apporte l'amour de l'ordre et du devoir ; c'est un ami sincère, dont la parole affectueuse et calme vous maintient dans le droit sentier, s'oppose aux écarts de la passion, vous encourage, vous montre ce qu'il faut aimer comme ce qu'il faut haïr, et vous mène en droite ligne à la paix, à la vertu, au bonheur.

Mais le journal impie, le journal de désordre, qui supprime le respect pour les institutions et cherche à flétrir les caractères les plus dignes d'estime ; le journal ennemi du Christ et démoralisateur de la famille, qui prêche des doctrines subversives de l'avenir social d'une part, et de l'autre le mépris des croyances religieuses ; le journal qui veut dresser une statue à l'être le plus infâme, au coquin le plus impudent, au blasphémateur le plus sinistre dont l'audace ait jamais épouvanté le monde, — ce jour-

nal de l'opprobre et de l'imposture, nous n'en voulons pas, — arrière !

Ouvrez l'oreille, et retenez ceci, monsieur Léonor-Joseph Havin, directeur du *Siècle* :

La loi, forcée d'être indulgente pour tous les citoyens, respecte leur liberté, même quand cette liberté s'égare, et nous n'avons à invoquer contre vous ni la rigueur ni les répressions de la loi.

Mais nous sommes chrétiens et catholiques.

Vous vous nommez *bande* et nous nous appelons *armée*. Les neuf dixièmes de la France, fille aînée de l'Église, de la grande nation qui adore la croix et veut rester fidèle à la religion catholique, apostolique et romaine, sont pour nous et contre vous.

Donc nous avons le droit de vous dire que votre journal est odieux et satanique.

Nous protestons de toute la force de

nos croyances et dans la plus chaleureuse indignation de notre âme contre vos détestables principes, vos doctrines révolutionnaires, votre manque absolu de vénération pour les choses sacrées, contre vos arguties malséantes et la guerre déloyale que vous faites à l'Église. Nous protestons contre les commis à votre solde qui, pour rédiger cette feuille impure, trempent leur plume dans la fange la plus noire et la plus infecte du mensonge.

Voilà qui est dit, sans ambages et sans détours, — poursuivons.

VII

Dans les premiers mois de l'année 1867, — je tiens ce détail de personnes bien informées, — une réunion des actionnaires du *Siècle* constatait ce fait plein d'alarmes, savoir que le registre des abonnés diminuait chaque jour.

Quelle peut être la cause de cette décroissance fâcheuse du chiffre de tirage ? Probablement le succès des feuilles périodiques à cinq centimes. Le *Petit Journal*, la *Petite Presse* et le *Petit Moniteur* nuisent aux grands journaux et transvasent dans leur caisse l'or du *Siècle*. Comment arrêter ce désastre ?

Les actionnaires répondent :

— Redoublez d'efforts, écrivez des articles intéressants, soyez même spirituels, si c'est possible, et faites au besoin quelque scandale.

Braves actionnaires !

— Ils ont raison, c'est le scandale qui nous manque, se dit Léonor-Joseph. Coupons de nouveau la queue du chien d'Alcibiade. L'essentiel est de ne pas rater l'effet que nous voulons obtenir.

On tient conseil entre rédacteurs.

Les avis les plus saugrenus, les propositions les plus renversantes défilent

tour à tour devant le fauteuil magistral du père Havin qui s'écrie :

— Mieux que cela, j'ai mieux que cela ! Voltaire, le patron du *Siècle*, n'a point encore de statue sur nos places publiques, — comprenez-vous ?

— Bravo ! fit toute la bande en chœur. Taillons les plumes à l'instant même : un premier-Paris pour la statue de Voltaire !

— Pas si vite, préparons nos batteries ; il faut que le coup porte, dit Léonor-Joseph.

Ainsi fut pondu l'œuf de ce monstrueux scandale.

Tous les rédacteurs s'empressent de le couver avec précaution, avec amour. Enfin la coquille se brise : un article signé du père Havin s'en échappe et s'étale sur les premières colonnes du *Siècle*, annonçant la plus effrontée des apothéoses.

Oui, ce vieillard de soixante-huit ans,

qui touche aux portes de la mort, ne frissonna point en assumant sur sa tête blanchie l'initiative d'un pareil outrage à la morale publique !

Savez-vous ce que vous avez fait là, Monsieur ?

Vous avez jeté sur vos épaules une autre robe de Nessus, qui s'y attachera cruellement et sera l'angoisse de votre dernière heure.

Proposer de souscrire pour une statue de Voltaire ! y songez-vous ? Mais c'est une insulte au Christ, dont cet homme a été l'ennemi le plus acharné, le plus implacable. Si votre métier de libre-penseur ne vous permet pas de comprendre le sacrilége, au moins devriez-vous reculer devant une autre insulte, que personne au monde ne vous pardonnera, — devant une insulte à la patrie.

Ouvrez de nouveau l'oreille : voici la confirmation de ce que j'avance.

En 1732, Voltaire, menacé du châti-

ment des lois après avoir fait imprimer les *Lettres philosophiques*, se sauva de la capitale et alla demander refuge à la plus éhontée de ses maîtresses, qui habitait un château sur les confins de la Champagne et de la Lorraine.

Il traversa Domremy, village historique, où se trouve encore debout la maison de Jeanne d'Arc.

Le respect des habitants, la vénération des étrangers pour cette pauvre cabane offusquèrent le philosophe, — et là même où, chez tout autre, le cœur bat de patriotisme et de pieux souvenir, l'idée vint à ce démon de composer une œuvre inique, un poëme ordurier.

Qu'un homme poussé par l'enfer, et brisant toutes les digues de la morale et de la pudeur, arrive à ce comble d'abomination, soit.

Mais ce qui ne se comprend plus, Monsieur, c'est l'aveuglement de votre âme, c'est l'excès de déraison qui vous pousse

à exalter un pareil apôtre et à remuer de nouveau la fange de ses doctrines.

Non content d'ériger la statue à l'homme, vous publiez ses œuvres à bas prix.

Vous cherchez à lui donner des lecteurs dans les classes populaires, où vous allez infiltrer sa pourriture et son venin.

O Jeanne d'Arc ! fille héroïque, glorieuse enfant de ma vieille Lorraine, tu ne te doutais pas, le jour où tu as pris le glaive pour chasser l'Anglais victorieux et pour nous conserver la France, qu'un scélérat appelé Voltaire souillerait ta chaste mémoire et cracherait l'ignominie sur la cendre de ton martyre !

Tu ne te doutais pas non plus qu'un soi-disant honnête homme, un bourgeois du dix-neuvième siècle, appelé Léonor-Joseph Havin, publierait en France, tout exprès pour le peuple, une édition à bon marché de *la Pucelle.*

Honte et dégoût !

VIII

A peine le coupable journal eut-il annoncé la souscription, que la presse démocratique donna le spectacle d'un débat inouï, où l'on trouve la mesure exacte de sa moralité.

Le *Courrier français*, organe d'une autre philosophie antichrétienne, et qui s'applique à propager les jolies doctrines de feu Proudhon, le *Courrier français*, dis-je, flaira la question de boutique.

Il faillit se pendre de n'avoir pas eu pour lui-même et pour l'exploitation de la matière abonnable la précieuse et féconde idée de Léonor-Joseph. En conséquence il attaqua le *Siècle* et son directeur, donnant pour prétexte que M. Havin n'était pas digne d'élever une statue à Voltaire.

Est-ce à dire que le rédacteur en chef

du *Courrier français* réclame personnellement cette besogne ?

Alors nous voici loin de l'opinion du comte de Maistre, qui proposait de confier l'érection de cette statue à un tout autre personnage.

Voyez-vous les incrédules modernes et leurs lecteurs, — je veux dire les bourgeois et les artisans corrompus, dont la satisfaction la plus vive est d'applaudir aux gredineries voltairiennes, — se quereller devant le marbre triomphal, pour savoir à qui remplacera le bourreau ?

Remplacez-le, si bon vous semble, honnêtes démagogues : ce sera moins cruel et aussi peu honorable.

Quand le *Siècle* publia ses premières listes il y eut un éclat de rire presque universel.

Pas un des souscripteurs ne signe franchement, loyalement, comme doit le faire dans un acte public tout individu qui se respecte. Ils se cachent sous

l'anonyme, sous des désignations plus ou moins stupides et sous des noms de guerre.

Détachons quelques perles de cet écrin burlesque :

« Mahomet. »

« Confucius. »

Deux signatures données, l'une par un Turc du faubourg Saint-Antoine, l'autre par un Chinois de la rue Mouffetard.

« Un *Jésuitophobe.* »

Parbleu ! nous attendions celui-là dès le début. Mange du jésuite, mon brave abonné, — tu ne mangeras pas tout.

« Un huguenot. »

Si les ancêtres de ce quatrième souscripteur n'ont pas connu Voltaire, ils ont du moins transmis au vieux loup de Ferney l'héritage du blasphème, et leur descendant s'en fait gloire. Honnête huguenot, le père Havin te bénit et t'admire !

« Chose. »

« Giroflée. »

« Gouttière et Charmille. »

« Cerfeuil. »

Ont-ils de l'esprit ces gaillards-là? Voyez l'avantage de lire tous les matins un journal qui stimule l'imagination et forme le goût !

« Deux tanneurs. »

« Deux bonnes pensées. »

J'aime le rapprochement de ces deux couples.

« Pour son père, voltairien, mort en 1834. »

Mort sans le secours de l'Eglise, bien entendu, et lorsque les *Solidaires* n'étaient pas encore inventés, — quel souvenir de famille honorable et consolant !

« Un neveu. »

Tout seul, — et son oncle?

« Un ami des libertés. »

« Un solidariste. » (Bravo !)

« Jules, — Jules (ils sont deux, —

frères de nom, frères de doctrine), partisans de la solidarité humaine. »

C'est-à-dire de la noble association mentionnée ci-dessus, où l'affilié s'engage à mourir comme un chien et à être enterré de même.

« Un élève reconnaissant de Léon Plée. »

Oh ! merci pour ce brave Léon, merci !

« Un sous-abonné du *Siècle.* »

Pauvre diable qui n'a pas le moyen de payer l'abonnement direct et auquel on ne sert que le plat du lendemain,— point de chance.

« Un homme convaincu qu'on ne peut pas abuser de la logique. »

Ah ! pour le coup, celui-là n'a jamais lu le *Siècle.* J'en prends à témoin le père Havin lui-même. Biffez cette souscription, elle a eté surprise. Il est défendu de tricher.

« Un voltairien en retrait d'emploi. »

Persécuté sans doute par quelque jésuite, le malheureux !

« Un voltairien *qui a des idées.*

Vite, enrôlez cet homme pour le journal, monsieur le directeur ! Attachez-le à votre service et prenez aux cheveux l'occasion. *Des idées*, peste ! — hâtez-vous.

« Un homme qui préfère Voltaire à saint Dominique. »

Très-gentil !

Mais voilà saint Dominique bien désolé. Après tout, si Voltaire est content, ce n'est qu'un petit malheur. N'allons pas plus loin du côté des hommes et passons au côté des dames.

« Une lectrice du *Siècle* à Montreuil-sous-Bois. »

Pays où mûrissent les pêches et quelques aimables personnes retirées d'un commerce qui ne s'avoue pas.

« Une *dévote* convertie à Voltaire. »

Miséricorde ! est-ce possible ? Au

moins fallait-il signer, Madame. On désire naturellement connaître une personne aussi judicieuse, afin de lui demander le motif de cette conversion remarquable. Au fait, tout le monde le devine, — excepté le mari.

« Une mère de famille anglaise (de Birmingham), qui vénère la mémoire de celui qui a béni les enfants de Franklin, au nom de Dieu et de la liberté. »

Sainte et digne femme ! Un pleur d'attendrissement mouille la paupière.

« Une dame voltairienne. »

« Une jeune dame *catholique* qui aime Voltaire. »

Ouf ! arrêtons-nous, voici le bouquet. Je me refuse absolument à continuer la lecture de ces listes pleines d'émotions et de surprises.

Vous allez me dire que la charmante personne qui aime Voltaire, n'est pas plus catholique évidemment que ne l'était lui-même cet écrivain - pourceau.

N'importe, je doute que le Catholicisme et saint Dominique puissent jamais se relever d'un pareil coup.

Pitié, Léonor-Joseph, pitié ! n'abusez pas de votre triomphe et soyez généreux ! Cela sied aux grands cœurs.

IX

Eh bien, là, franchement, est-ce assez ridicule ?

Croyez-vous qu'il soit possible de parcourir à pas de géant plus démesurés le grand chemin de la bêtise et de l'absurde ? Le rire éclate, et cependant il y a sur ces listes des choses graves, — par exemple cette mention de la dix-neuvième, qui porte :

« Un chef d'institution et son personnel, — 2 fr. »

« Un instituteur et sa famille, — 2 fr. 50 c. »

« Soixante élèves de philosophie, rhé-

torique, mathématiques spéciales et mathématiques élémentaires du lycée de Strasbourg, — 36 fr. 50 c. »

Et, dans la trentième liste, le *Siècle* inscrit avec orgueil :

« Cent élèves du lycée Saint-Louis. »

Aimables jeunes gens !

Où donc étaient les proviseurs des lycées de Strasbourg et de Paris, quand ces polissons eurent l'audace de s'inscrire sur le registre havinesque ? Et si les proviseurs sont complices des élèves, les familles n'ont-elles pas le droit de porter plainte à M. le ministre de l'instruction publique ?

Invoquer la pudeur du *Siècle*, — inutile.

Essayer de faire rougir les rédacteurs de ce journal, — impossible.

Si vous en voulez la preuve, écoutez M. Louis Jourdan prodiguant l'éloge à un poëte voltairien qui entre à peine dans sa vingtième année :

« Un charmant volume de vers, pleins de sève et de vigueur, dit-il, vient de paraître. Il y a pour titre significatif : *Les jeunes croyances*. Nous empruntons à ce recueil un sonnet intitulé *Samson.* »

Voici le sonnet :

Tu dors content, Voltaire, et de ton fin sourire
L'ironique reflet parmi nous est resté ;
Le siècle t'a compris, *la jeunesse t'admire ;*
Toi, tu sommeilles calme *et dans ta majesté.*

L'édifice pesant que tu voulais détruire
Debout, menace encore l'aveugle humanité,
Et, *radieux défi*, l'éclair de la satire
De la nuit qui l'entoure est la seule clarté.

Nous t'aimons, ô vieillard ! ta colère était sainte.
Nous allons embrasser dans une immense étreinte
Les colonnes du temple où règnent les faux dieux.

Les Philistins mourront sous les ruines sombres ;
Mais Samson cette fois surgira des décombres
Avec la liberté vivante dans les yeux.

N'est-ce pas admirable ?

Une jeunesse de cette force-là, que l'accueil sympathique du journal de Léonor-Joseph soutient, encourage, électrise,

doit faire envisager l'avenir sous un aspect très-rassurant.

Pour moi je le trouve couleur de rose.

« M. Havin, dit Louis Veuillot, préside une œuvre complète, harmonieuse, chaussée et couronnée ! Il n'y dépare rien pour son compte et rien ne l'y dépare. La harpe prophétique de M. Jourdan, le galoubet de M. de la Bédollière, le trombonne de M. Plée, et tout ce qu'il y a de mirlitons et de serinettes dans ce vaste temple de la décomposition, forment un orchestre très-digne du pontife et des oracles. C'est une harmonie de l'absurde où l'oreille et l'esprit, d'abord épouvantés, finissent par se reconnaître. Tant il est vrai que le chaos lui-même a ses lois, ou plutôt qu'il est lui-même une loi : la loi de l'ordre violé, par laquelle invinciblement l'ordre un jour sera rétabli quand le désordre aura fait ce qu'il doit faire ! Mais ceci est une idée un peu

forte pour le clan havinien. Tournons court.

« Ainsi ils vont faire leur statue de Voltaire, — Et comme cela est logique, que Voltaire devienne le saint et le dieu officiel de cette église ! Nous avons été lents à le comprendre. Les lois de l'ordre moral sont plus savantes que nous. Elles poussent le fait fatalement, en dépit de la raison humaine qui objecte, s'obstine et déclare le fait impossible. Il est clair pour nous maintenant qu'il n'y avait qu'un cerveau ou qu'une cuisse d'où la statue de Voltaire pût sortir, le cerveau ou la cuisse — nous n'y tenons pas — de M. Havin. Ce cerveau ou cette cuisse étant donnés, la statue de Voltaire en devait sortir. La voilà qui sort.

« Cet enfantement les comble de joie. Ils s'en glorifient, mais en se donnant des airs modestes de bienfaiteurs de la civilisation. Certes, ils n'ignorent pas ce qu'ils valent et ce qu'ils peuvent, et ils

veulent qu'on le sache bien ! Ils ont constitué un comité de quarante et un accoucheurs, « hommes *considérables* dans les lettres, dans les sciences et dans les arts [1], » pour aider M. Havin au surplus de sa besogne. »

X

Voici les noms de ces quarante et un accoucheurs. Ils méritent de passer à la postérité.

Arlès Dufour, négociant ; — Augier (Émile), de l'Académie française ; — Barye, statuaire ; — Beau (Pascal), ouvrier mécanicien ;— Bertrand (Joseph),

1. Au dire du *Siècle,* bien entendu, — car beaucoup de ces hommes ne sont pas considérables du tout. D'ailleurs, ni M. Louis Veuillot, ni aucun écrivain bien pensant ne fera l'éloge, en pareille circonstance, des commissaires choisis par M. Havin. Tant pis pour eux s'ils lui prêtent leur concours ! Cet acte seul les déconsidère.

de l'Institut, professeur à l'École polytechnique ; — CARNOT, député ; — CHEVALIER (Michel), sénateur ; — COQUEREL fils, pasteur de l'Église réformée ; — CORBON, ancien vice-président de l'Assemblée constituante ; — CRÉMIEUX, avocat, ancien ministre, président de l'Alliance israélite ; — DESCHANEL (Émile), de l'École normale ; — DESNOYERS (Louis), directeur de la partie littéraire du *Siècle ;* — DAUBIGNY, peintre ; — DELAUNAY, de l'Institut ; — DESMAREST, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats ; — DURIER, avocat à la cour d'appel de Paris ; — FAVRE (Jules), député ; — GARNIER-PAGÈS, ancien ministre des finances, député ; — GIRARDIN (Émile de), rédacteur en chef de la *Liberté ;* — GUÉROULT, député, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale ;* — HAVIN, député, directeur politique du *Siècle ;* — HÉROLD, avocat à la cour de cassation ; — JOURDAN (Louis), rédacteur du *Siècle ;*

— LEBLOND, ancien représentant du peuple ; — LEGOUVÉ, de l'Académie française ; — LITTRÉ, de l'Institut ; — MAGNIN, député ; — MARTIN (Henri) ; — MATHIEU, de l'Institut, membre du bureau des longitudes ; — MÉRIMÉE, sénateur ; — MICHELET, de l'Institut ; — PELLETAN (Eugène), député ; — PEYRAT, rédacteur en chef de l'*Avenir national ;* — PLÉE (Léon), rédacteur du *Siècle ;* — PONSARD, de l'Académie française, — QUINET (Edgar), ancien représentant du peuple ; — RENAN, de l'Institut ; — SAINTE-BEUVE, sénateur ; — SIMON (Jules), député, membre de l'Institut ;— TERRÉ, président du conseil de surveillance du *Siècle ;* — SCHAFFER, trésorier de la souscription.

Le *Siècle* ajoute en note, avec un renvoi accolé au nom de Ponsard :

« Dans une réponse à M. Havin, réponse du style le plus charmant et le plus élevé, M. Ponsard avait accepté de

faire partie de notre commission. Nous maintenons dans notre liste le nom du poëte mort, comme un hommage à sa mémoire. »

Malheureux auteur de *Galilée*, toi qui as paru devant le Juge Suprême, quelle rage ont-ils de venir ainsi parader sur ta tombe !

Au moment où nous écrivons ces lignes, une *Histoire de Voltaire* est publiée par M. l'abbé Maynard. Si le directeur du *Siècle* ose la lire, nous le mettons au défi, quel que soit son cynisme, de ne pas sentir à chaque page la honte lui brûler le front.

« Joseph de Maistre proposait d'élever à Voltaire une statue par la main du bourreau. Pour employer le bourreau, il faut d'abord un jugement. M. l'abbé Maynard a rempli cette clause essentielle : il a instruit la cause et prononcé l'arrêt. Il n'a pas plaidé. Son livre est sans passion, sans colère, quelquefois

même on le voudrait plus irrité. Mais l'écrivain est prêtre ; il voit ce que cette âme malheureuse a porté au tribunal de Dieu ; il songe au terme où va ce triomphateur, à cette mort sans repentir, après de telles œuvres et une telle vie.

« Quel besoin a-t-il d'accuser ? Il expose ; son but n'est pas de charger le coupable, il ne veut qu'éclairer la conscience publique devant laquelle ce coupable est cyniquement et stupidement glorifié. La glorification de Voltaire est un attentat contre le genre humain, une insulte à toute justice, à toute pudeur, à tout bon sens. Il fallait montrer qu'un homme ne fait pas métier d'outrager Dieu sans se mettre en dehors de l'humanité, et que Voltaire eut au delà du contingent de vices ordinaire à l'espèce. Voilà un point établi sur pièces authentiques. A présent la statue peut venir : qui que ce soit qui l'élève, celui-là sera le bourreau.

« Et quand tout le genre humain s'y mettrait et ferait de cette statue d'ignominie une idole, cela ne prouverait qu'une chose qui fut le crime de Voltaire : l'avilissement du genre humain [1]. »

XI

Le *Siècle* a toutes les impudences et toutes les audaces.

Ayant terminé le premier volume de son édition des œuvres complètes de Voltaire, il envoya ce volume à monseigneur Dupanloup, — bravade imbécile, qui eut sa riposte immédiate, calme, solennelle, — et surtout écrasante pour la

1. Extrait du compte-rendu de M. Louis Veuillot sur l'*Histoire de Voltaire*. Nous recommandons ces pages écrites avec le splendide talent de l'auteur et sa conviction chrétienne la plus énergique. Elles ont été publiées par l'*Univers* dans les derniers jours de septembre 1867.

volée de pierrots insolents qui venaient s'attaquer à un aigle.

J'aurais voulu pouvoir examiner la figure du directeur du *Siècle*, lorsqu'il décacheta la réponse du grand évêque et parcourut les lignes suivantes :

« Orléans, 12 septembre 1867.

« Monsieur,

« J'ai reçu ce matin le premier volume des Œuvres de Voltaire, que vous avez jugé à propos de m'envoyer, en m'invitant à y lire l'article sur la *Tolérance*.

« Permettez-moi de vous offrir en retour le volume de l'*Existence de Dieu*, de Fénelon. J'oserai y joindre l'*Athéisme et le Péril social*, opuscule que j'ai publié il y a quelques mois, dans lequel le *Siècle* est cité plus d'une fois, comme il était juste, et où vous trouverez sur Dieu des textes que vous reconnaîtrez.

« J'avais lu, Monsieur, et je viens de re-

lire dans votre volume cet article sur la *Tolérance*. Je n'y ai rien trouvé qui puisse me décider à tolérer ce que j'ai flétri dans mon discours de Malines, ce que l'évêque d'Orléans et de Jeanne d'Arc a dû nommer une *statue à l'infamie personnifiée*.

« Je n'ai pas toléré non plus, j'ai flétri, un jour, le misérable évêque de Beauvais qui condamna Jeanne d'Arc, et c'est ce que le pape Calixte III avait fait avant moi.

« Et vous, Monsieur, si quelqu'un imaginait de faire élever une statue à l'infâme Cauchon, je voudrais bien savoir quel article sur la tolérance vous ferait tolérer une telle indignité.

« Eh bien, Monsieur, si Cauchon a fait brûler Jeanne d'Arc, Voltaire a fait pire, vous le savez. Vous parlez et vous agissez autrement que moi ; mais, au fond, vous pensez comme moi.

« Je maintiens donc ce que j'ai dit à Malines.

« Que si votre vertu a été surprise et a besoin ici d'être éclairée, je suis prêt à le faire, dans vos colonnes ou ailleurs. Et je me servirai pour cela, si vous voulez, de l'édition même que vous publiez. Vous pouvez, dans ce cas, me faire envoyer les volumes suivants par votre libraire.

« J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

« † Félix, Evêque d'Orléans. »

Oh ! ce n'est pas fini, messieurs du *Siècle !* Le flot de l'indignation publique monte chaque jour et gronde autour de vous. Sans être prophète, je vous annonce que cette histoire de statue finira mal et que le mépris universel tombera sur vous comme une avalanche.

Et d'abord, pourquoi ne publiez-vous

pas, dans vos listes, les protestations que des hommes courageux y ont écrites plus d'une fois, sous l'œil de vos agents?

Il y a deux ou trois mois, en Bretagne, par une chaude journée d'août, un touriste, après avoir visité la Torche et la côte pittoresque de Pennemark, entre dans un café pour se rafraîchir. On lui apporte, avec un sirop de groseille, un papier couvert de griffonnages et de souillures, — immonde à toucher, hideux à voir.

C'était votre fameuse liste.

Elle avait couru sans beaucoup de résultat tous les cabarets de l'endroit.

Le touriste jeta les yeux sur les inscriptions les plus récentes. Il lut : — Un abonné du *Siècle*, dix centimes. » — « Un prêtrophobe, *vingt-cinq centimes.* » — « Un admirateur de Voltaire, *quinze centimes.* »

— Bien, dit-il, passez-moi la plume.

Il écrivit aussitôt :

« Pour montrer aux yeux de la France les traits ignobles de celui qui a trahi son Dieu et sa patrie, *cinquante centimes.* »

Et il jeta sur la table une pièce de dix sous.

— Qu'avez-vous donc ? dit-il ensuite, regardant autour de lui et bravant les exclamations menaçantes des libres-penseurs du lieu : la souscription est publique ; j'use de mon droit, et je la motive !

Léonor-Joseph n'a raconté dans son journal ni cette anecdote, ni une foule d'autres de même nature.

Quant aux protestations, s'il les imprimait, ce serait honnête.

Il ne les imprime pas.

XII

Autant que possible M. Havin cherche à sauver les apparences, et la chose n'est pas facile.

Tous les abonnés infidèles sont revenus. La caisse aujourd'hui déborde de droite et de gauche. Sur trente-cinq millions d'individus dont la population de la France se compose, il y a toujours à peu près cinquante ou soixante mille vauriens, démagogues, incrédules ou cabaretiers, qui se délectent du scandale, appuient de leur propagande la feuille qui l'exploite et ne manquent plus, depuis les admirables polémiques soulevées par la souscription, d'envoyer contre quittance leur renouvellement trimestriel et celui de leurs amis.

Fort bien !

Mais Léonor-Joseph, avec les écus, voudrait un peu de considération, et, de

ce côté, le but s'éloigne de plus en plus chaque jour. Il ne renonce pas néanmoins à l'atteindre et se pose en homme profondément offusqué des attaques dont il est l'objet.

— En quoi suis-je condamnable, et que peut-on me reprocher? s'écrie-t-il. Je regarde Voltaire comme un grand philosophe et comme un sage. Les opinions sont libres, ce me semble. Chez un écrivain de génie quelques légèretés sur le chapitre des mœurs, des plaisanteries plus ou moins sérieuses à l'adresse de la superstition, ne constituent pas un crime irrémissible.

Oui, lecteur, voilà comme ces messieurs raisonnent!

Et pour conclusion de ce beau discours Léonor-Joseph ajoute, en se drapant comme un citoyen de Sparte :

— Ai-je fait un pas, un seul, en dehors du programme convenu? Je suis incorruptible, et je l'ai prouvé. Tous

ceux qui m'entourent marchent dans la même ligne, et je sais au besoin les y contraindre. Vilbort a dû rendre à M. de Goltz certaine croix de l'Aigle rouge, et j'ai mis Léon Plée dans l'alternative de choisir entre le ruban de la Légion-d'Honneur et les quinze mille francs d'honoraires qu'il touche à la rédaction.[1] C'est de l'indépendance véritable et de la dignité, j'imagine ?

Non, Monsieur, c'est de la comédie !

Et personne, croyez-le bien, ne s'y laisse prendre.

Vos prétentions à la franchise, votre programme immuable, vos sévérités apparentes, vos dédains du ruban, lorsque ce n'est pas à vous qu'on le don-

1. M. Vilbort, auteur de correspondances fort goûtées des lecteurs du *Siècle* et de Bismark pendant la guerre contre l'Autriche, avait obtenu du ministre prussien un témoignage de reconnaissance, — et M. Léon Plée devait sa croix à des services rendus comme membre du jury de l'Exposition universelle.

ne, — farce, charlatanisme, duperie !

Sous le Havin spartiate se cache le faiseur inhabile qui montre la ficelle. Vous ne cherchez ni la dignité, ni l'indépendance ; votre seule préoccupation est le gonflement perpétuel du sac d'or. Foin de la morale, périsse la religion, pourvu que le coffre s'emplisse !

Escompter le scandale et vouloir se poser en homme pur, c'est vraiment risible.

Avez-vous entendu vos confrères de la *Situation* se moquer de vous ? Si je ne me trompe, ce sont ceux qui vous ont lancé l'épigramme que voici :

Dans le régiment
Dont Havin est le tambour-maitre,
On bat la caisse incessamment.
Par pur désintéressement.
Qu'un tapin, à son détriment.
Reçoive du gouvernement
Un ruban, — il ne peut le mettre ;
Ça ferait tache assurément
Dans le régiment
Dont Havin est le tambour-maître.

Vous n'êtes pas fort, Monsieur. Toutes vos petites ruses sont devinées à l'instant même, et, lorsque vous jouez au bon apôtre, cela ne vous réussit guère.

Un jour, l'évêque de votre diocèse reçoit une visite inattendue.

Il se frotte les yeux et croit rêver tout simplement. L'homme qui s'incline avec respect devant lui, en le saluant du titre de Monseigneur, est un fort mauvais chrétien, très-connu du reste dans la province pour les soins qu'il donne à une publication détestable.

— Je viens adresser une requête à Votre Grandeur, dit le nouveau venu sur un ton de parfaite assurance.

— A moi ?... Vous me surprenez, répond l'évêque en souriant.

— Oh ! je vaux mieux que ma réputation, Monseigneur ! La presse à de pénibles exigences ; on n'est pas toujours le maître, hélas ! J'en sais quelque chose.

Ne me croyez pas ennemi de la religion, car je viens ici faire un acte de foi.

— J'en suis enchanté. Mais expliquez-vous.

— Monseigneur, je vais marier ma fille.

— Très-bien.

— Et je désire que le mariage religieux soit célébré à la cathédrale par Votre Grandeur elle-même.

— Désolé, cher monsieur ; vous demandez une chose impossible.

— Pourquoi, Monseigneur ?

— Vous allez le comprendre. Un évêque se doit à tous indistinctement. Si j'accédais à une seule demande de ce genre, il m'en arriverait bientôt par centaines et je ne ferais plus que des mariages. Or, il faut me réserver pour les autres sacrements de l'Église.

— Mais, Monseigneur...

— Je vous en prie, n'insistez pas.

— Pardon !... je me croyais tellement

sûr d'obtenir de vous cette faveur, que ma fille et mon gendre futur sont en route pour venir vous remercier. Je leur ai donné rendez-vous au palais épiscopal.

— Est-ce que votre voiture est à la porte ?

— Non, je l'ai renvoyée, pour aller chercher les prétendus à une lieue d'ici.

L'évêque sonna.

— Vite, dit-il à son valet de chambre, faites atteler ! Monsieur va prendre mon carrosse.— Il ne faut pas, continua-t-il, en se retournant vers l'homme à la requête, me donner le chagrin d'un second refus. Allez prévenir vos enfants. C'est heureux que je ne les marie pas, croyez-moi : votre journal eût fait là-dessus d'interminables gorges-chaudes.

— Si c'est là votre crainte, Monseigneur, je vous jure que je saurai mettre obstacle....

— Bon ! que disiez-vous donc tout à

l'heure, cher monsieur? je prends acte de l'aveu qui est très-positif; vous aviez tort de prétendre que vous n'étiez pas le maître, et je vous engage, un peu dans l'intérêt de l'Église, un peu dans le vôtre, à un emploi de votre autorité plus utile et plus chrétien. Allons, sans rancune, ajouta l'évêque, reconduisant le visiteur confus de son échappée de langue. La voiture est prête, — je suis votre humble serviteur!

Le personnage sortit et monta dans le carrosse épiscopal.

Au milieu de l'humiliation causée par cette démarche infructueuse, il se félicitait de pouvoir cacher sa déconvenue et de traverser rapidement la ville, où quelques personnes informées le matin même de sa visite et de ses espérances, pouvaient l'arrêter et mettre son orgueil très-mal à l'aise.

Bientôt on fut dans la campagne, où

de nombreux villageois coupaient les blés.

Apercevant la voiture de l'évêque figurez-vous, Monsieur, que ces bonnes gens s'empressèrent d'accourir et de se mettre à genoux sur la berge de la route.

Ils voulaient recevoir la bénédiction pastorale.

De l'intérieur du carrosse, on voyait le cocher faire de grands gestes et leur expliquer par signes qu'ils aient à reprendre leurs travaux, ce qui excita le personnage dont je vous dirai le nom tout à l'heure à mettre la tête à la portière.

Tous les paysans le reconnurent.

Hommes et femmes, se levant aussitôt, prirent la fuite, en criant avec effroi :

« — Ce n'est pas Monseigneur, c'est le diable ! »

Or, ils ne se trompaient que de moitié.

L'individu cause de leur épouvante,

— il faut le nommer en toutes lettres au bout de l'histoire, — c'était vous-même : Léonor-Joseph Havin, directeur politique du *Siècle*, grand ami de Voltaire, et par contre-coup de celui dont ces braves villageois vous donnaient le nom.

Ah ! c'est cruel à dire, mais vous n'avez pas de chance avec les évêques !

Tâchez de les aborder à l'avenir d'une manière plus profitable à votre conversion et à votre salut.

FIN

Mirecourt. — Typ. L.-Ph. Costet & Cie.

POST-SCRIPTUM

A peine notre biographie était-elle imprimée que le directeur du *Siècle*, âgé de soixante-dix-sept ans, tomba malade et mourut dans son domaine de Thorigny.

Toute la direction du journal librepenseur alla parader sur sa tombe.

On eut grand soin de cacher aux souscripteurs à la statue de Voltaire que Léonor mourant s'était repenti d'avoir organisé cette démonstration anticatholique et sacrilége. Le pauvre homme a demandé le pardon de l'Eglise, et l'Église ne lui a pas tenu rigueur : ses enfants les plus égarés savent qu'ils peuvent compter sur sa miséricorde comme sur la miséricorde de Dieu.

Heureux celui qui a le temps de se reconnaître et de se repentir !

EN VENTE :

Jules Favre.
Victor Hugo.
Berryer.
Le Père Félix.
Balzac.
Châteaubriand.
Odilon Barrot.
Villemessant.
Dumas père.
Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).
Auber. — Offenbach.
Rosa Bonheur.
Emile de Girardin.
Mgr Dupanloup.
Rose Cheri. — Bouffé.
Timothée Trimm.
Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.
Gavarni.
Théophile Gautier.
Crémieux.
Garibaldi.
Sainte-Beuve.
Paul de Kock,
Jules Janin.
Barbès.
Lacordaire.
Guizot.
Lamartine.
Béranger.
Lamennais.
Charles Monselet.
Ponsard.
Augustine et Madeleine Brohan.
Cavour.
L'Impératrice Eugénie.
Bismark.
Ingres.
Alphonse Karr.
Mazzini.
Canrobert.
François Arago.
Armand Marrast.
Havin.
Méry.
Victor Cousin.
Mme Arnould Plessy.
Elie Berthet.— Etienne Arago.
Arnal.- Adolphe Adam.
Cormenin.
Melingue.
Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.

Paris. — Imprimerie H. Carion. 64. rue Bonaparte.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

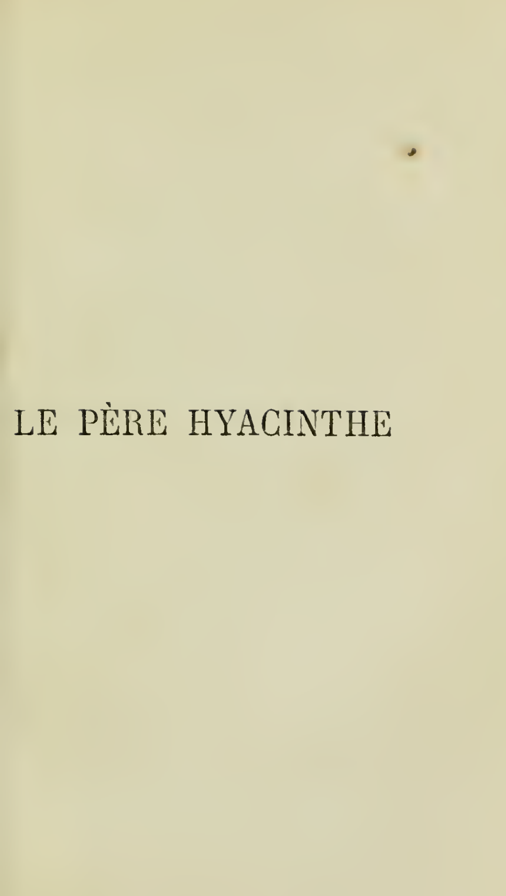
Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

LE PÈRE HYACINTHE



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869



LE PÈRE HYACINTHE



PÈRE HYACINTHE

HISTOIRE CONTEMPORAINE
Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

LE PÈRE HYACINTHE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

76

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON

1869

LE PÈRE HYACINTHE

Depuis un demi-siècle bientôt, quelques hommes beaucoup trop empressés, nobles esprits d'ailleurs et grands caractères, s'efforcent de concilier deux choses incompatibles, notre foi religieuse et le progrès.

Quand je dis progrès, je m'explique.

Je parle de ce progrès, intitulé *progrès moderne*, dont les apôtres nous sont connus, — progrès inacceptable et progrès impossible ; progrès qui ment à son

nom même, parce qu'il a pour base la déloyauté, parce qu'il démoralise et corrompt; progrès ennemi de la saine morale, progrès insulteur du Christ, progrès bourreau de l'Eglise, progrès enfin qui refuse de monter au ciel pour descendre aux abîmes.

Ce genre de progrès se définit en un seul mot :

« Révolté. »

Révolte contre toute espèce d'autorité politique ou religieuse, révolte contre la tradition, révolte contre l'histoire, révolte contre Dieu surtout et contre ses représentants ici-bas.

C'est le *Non serviam* de l'ange rebelle, repété en écho par la bande entière.

Il faut pourtant s'expliquer une fois làaessus.

En niant que l'Eglise ait le dépôt de la vérité suprême, les révoltés prétendent conséquemment que la loi du Christ est la plus indigne et la plus audacieuse imposture qui ait jamais scandalisé le monde, — car cette loi bride toutes les passions qui nous sont chères; elle nous impose des sacrifices inutiles, sans dédommagement possible, sans récompense future.

Or, si la religion est un mensonge, nos libres penseurs, aidés par ces passions mêmes dont on veut réprimer l'essor, ont parfaitement le droit d'essayer de conduire le monde avec une autre doctrine. Combattre le mensonge est le plus saint des devoirs.

Si nous sommes dans les ténèbres, qu'ils allument le flambeau.

Mais s'il est prouvé, au contraire, que les tentatives de ces illustres apôtres pour diriger l'homme en dehors de la loi évangélique sont inefficaces et périlleuses, le syllogisme se retourne contre eux d'une façon directe.

Si le développement du système de la libre pensée n'enfante que révolutions, ne produit que cataclysmes, ne donne qu'effroyables résultats ; si la propagation des lumières, comme ces messieurs l'entendent et comme ils la prêchent, ne peut que suggérer au peuple des sentiments de haine, exciter sa perversité, causer son malheur; si ce peuple, auquel ils apprennent à lire, fait inévitablement et fatalement son éducation politique dans *le Rappel*, son éducation religieuse dans *le Siècle*, son éducation morale dans les

feuilletons hideux qui exploitent les crimes célèbres, excusent l'assassin et réhabilitent le forçat; s'il est démontré clairement, par toutes les expériences faites en Europe et ailleurs, que la démoralisation gagne de plus en plus les profondeurs sociales, que le mépris de la foi chrétienne ne laisse aux déshérités de ce monde qu'un désir effréné de satisfaire l'ignoble instinct matériel, de le satisfaire à tout prix, de chercher l'or dans une mare de sang et sous un tas de cadavres, — qu'allez-vous me répondre?

Sont-ce là, oui ou non, les conséquences du *progrès moderne*, et l'Eglise peut-elle y applaudir?

Comprenez-vous pourquoi les intelligences les plus élevées, les hommes les plus sages, — quand une illusion décevante, un mirage trompeur les attire de ce côté, — perdent tout à coup l'équilibre moral, chancellent, trébuchent et tombent ?

Dieu ne veut pas de progrès sans lui, sans son Christ et sans la foi.

Le jour où on a le malheur d'accepter un point de contact, si faible qu'il puisse

être, avec l'esprit révolutionnaire, il semble qu'on donne prise immédiatement aux engrenages d'une machine impitoyable, qui vous entraîne et vous broie.

Ce jour-là, Dieu se retire.

Vous n'êtes plus avec lui, vous donnez des gages à l'enfer.

Un souffle de vertige et d'orgueil vous pousse en avant et vous mène droit au gouffre. Lamennais a glissé jusqu'au fond, il ne s'est plus relevé ; le Père Hyacinthe à son tour descend la pente fatale du même pas, avec les mêmes allures.

Sa chute ne surprend personne, on s'y attendait.

N'est-ce pas lui qui, au Cercle de la rue Cassette, a osé dire, il y a cinq ans, en présence de la partie la plus saine de la jeunesse des écoles :

« Si la révolution du dernier siècle n'était pas faite, elle serait à faire. »

Beaucoup de ses auditeurs, à cette phrase inouïe, frémirent de la tête aux pieds, éprouvant la sensation d'un homme qui reçoit un coup de couteau.

Par quelle filière bizarre du paradoxe,

par quel égarement intellectuel le Père Hyacinthe a-t-il pu adresser de semblables paroles à un auditoire chrétien ?

Qu'un démagogue impudent et menteur soutienne une proposition de ce genre et réussisse à la glisser comme article de foi dans le cerveau d'un cocher de fiacre qui sait épeler, ou dans celui d'un buveur d'absinthe, qui, sous l'influence de ce liquide, a perdu la tramontane, — passe encore.

Mais qu'un prêtre, un religieux, chante les gloires révolutionnaires, voilà ce qu'il est impossible d'admettre et même de comprendre.

89 a eu des aspirations honnêtes, presque aussitôt détournées de leur but, grâce à l'empoisonnement général causé par la philosophie voltairienne.

De Mirabeau à Robespierre la transition a été logique.

Je répète au Père Hyacinthe ce que je disais autrefois à Victor Hugo, lorsqu'il a publié le livre des *Misérables*, où une doctrine analogue était proclamée. — Les

voltairiens de 89 ont enfanté les bourreaux de 93. Le tort des uns a provoqué le crime des autres. Les premiers débutent par le vol, les seconds finiront par l'assassinat. Torturez le raisonnement pour essayer de prouver qu'ils ne sont pas solidaires : aux yeux de tout homme qui a le sens moral vous perdrez votre temps et vos peines.

Qui veut les moyens veut la fin.

Ces deux phalanges n'ont jamais été ennemies. Je les vois s'embrasser sur la guillotine. Elles boivent le sang humain dans la même coupe et traversent ensemble l'histoire, un pied dans la boue, l'autre sur les cadavres.

Or ni les voleurs, ni les assassins n'ont jamais pu être des législateurs. Tout progrès qui s'appuie sur la rapine et sur le meurtre est un progrès d'infamie et de malédiction. Les révolutionnaires étaient des hommes passionnés ou des coquins sinistres. Sur le sol mouvant de la passion rien de stable ne s'élève. Avec l'horrible on épouvante, on ne convertit pas. Quels que soient les torts du passé, le présent n'a

jamais le droit de les combattre par des crimes effroyables, et le plus grand de tous est de faire chorus avec les idéologues occupés à réhabiliter l'orgie de la révolte, l'orgie de l'impiété, l'orgie du massacre.

N'est-ce pas aussi le Père Hyacinthe qui a dit, je ne sais plus dans quelle conférence, en parlant de Robespierre :

« Cet homme sanglant, mais toujours sublime. »

Honte et dégoût !

Voulez-vous bien cacher cette histoire infecte et cet horrible échafaud. Ne rappelez pas à la France que les tigres dont vous avez l'impudeur de faire l'éloge ont tué le plus faible, le plus inoffensif, le meilleur des rois ; que leur lâche guillotine a coupé des têtes de femmes, qu'ils ont martyrisé un enfant sous les voûtes du Temple, martyrisé jusqu'à la mort. Laissez-nous oublier la croix abattue, la profanation de l'Eglise, l'égorgement des ministres de Jésus-Christ. Faites qu'on ne se souvienne pas de la prostituée, compagne des révolutionnaires, devenant la prêtresse de leurs dogmes, le symbole de leur apos-

tolat, et trônant immonde et nue sur l'autel chrétien.

Vous avez une étrange audace, ou vous croyez nos générations bien stupides, vous qui osez devant elles, sous leurs yeux, vous poser en apologiste de cette abominable histoire, quand elles n'ont qu'à tourner la page pour retrouver l'ignominie et vous la jeter à la face.

Le sang n'a pas encore séché sur la place de la Concorde, le cri des victimes agonisantes est encore dans l'air.

Qu'on ouvre la digue aujourd'hui, demain recommenceront les mêmes horreurs, — et c'est le moment que vous choisissez pour chanter l'hymne à la Révolution !

Vous allez dire que mon attaque porte à faux et que beaucoup de conventionnels avaient des idées révolutionnaires très-calmes et très-honnêtes. Le Père Hyacinthe, ajouterez-vous, s'honore d'avoir dans sa famille un conventionnel de ce genre, dont il a pu recueillir quelques doctrines en héritage, et qui n'a pas voté la mort de Louis XVI.

Quoi ! vraiment, l'oncle ou le cousin du Révérend Père a eu cet excès de conscience ? Il a compris qu'une iniquité aussi monstrueuse ne devait pas se commettre, il s'est lavé les mains comme Ponce-Pilate.

Eh bien ! lui et tous ceux qui ont agi comme lui, je les trouve plus odieux que les autres conventionnels, s'il est possible, parce qu'ils devaient jeter un cri d'horreur assez grand pour effrayer les *oui* funèbres et pour appeler nos provinces au secours du roi, au secours de la reine, de madame Elisabeth et du dauphin. Ils sont condamnés par leur conviction même, qui, dans un autre sens, a pu absoudre les régicides. Ceux-ci auraient reculé devant une protestation énergique de la minorité, si la minorité n'avait pas été molle, pusillanime, honteusement préoccupée de son propre salut, quand il s'agissait du déshonneur d'un peuple.

Etre convaincu d'un crime et avoir peur de ceux qui vont le mettre à exécution, — double lâcheté !

Ces héros de la résistance timide, de l'opposition silencieuse, du pacte tacite

avec la hache, demi-bourreaux, mais lâches complets, — ont été cause de tous les malheurs du pays. La férocité des uns s'est accrue de la faiblesse des autres.

Votre révolution, toute justifiée qu'elle vous semble dans son principe, a perdu ses droits par le meurtre. Elle s'est noyée dans le sang. C'est là qu'il faut aller la ramasser, mon Révérend Père, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse.

Allez-y, mais allez-y seul, car la France ne vous suivra pas.

Le Père Hyacinthe, — nous continuerons de l'appeler ainsi, parce qu'il lui est impossible, même quand la loi civile y prêterait la main, de rompre ses vœux monastiques, — le Père Hyacinthe est né à Orléans vers le milieu de l'année 1827.

Son nom de famille est Charles Loyson.

Il a un frère, prêtre comme lui, attaché à la Sorbonne, et une sœur qui, tout ré-

cemment encore, était au nombre des religieuses du couvent de l'Assomption. Elle a repris l'habit séculier.

Nous verrons pourquoi tout à l'heure.

M. Loyson père, professeur de mérite au collége d'Orléans, eut un avancement universitaire assez rapide. Il était protégé par un de ses parents qui avait le même nom que lui. Ce parent, pour avoir traduit en assez méchants vers les odes d'Horace, poëte favori de Louis XVIII, était fort bien en cour.

La critique d'alors jouait impertinemment sur le nom du pauvre rimeur. C'est de lui qu'on disait :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Notre professeur d'Orléans n'en fut pas moins nommé, grâce à lui, recteur d'académie dans les Basses-Alpes. Ses deux fils, dotés d'une bourse complète au collége de Pau, y terminèrent leurs études classiques.

Celles de Charles ne furent pas aussi brillantes que ses dispositions naturelles semblaient le promettre. Son imagination

vive et son esprit léger le portaient au travail agréable beaucoup plus qu'au travail sérieux. Un goût prononcé pour la lecture, surtout pour la lecture des poëtes, ne tarda pas à l'enfiévrer, au point qu'il abandonna tout pour la rime. La gloire de son cousin le traducteur d'Horace l'empêchait de dormir, et ses professeurs eurent beaucoup de peine à l'arracher aux séductions de la césure et de l'hémistiche.

Le jeune élève se croyait sérieusement appelé à détrôner Victor Hugo et Lamartine.

Quand l'amour-propre se développe dans une nature naïve et ne se trouve bridé que par un jugement douteux, il y a péril en la demeure. On supposa que la piété de Charles Loyson détruirait dans son âme le germe trop vivace de l'orgueil, et on l'admit, en 1845, au séminaire de Saint-Sulpice.

Malgré la sagesse et la prudence reconnue des hommes qui cultivent cette pépinière sacerdotale, les facultés de l'esprit ont souvent, là comme ailleurs, le privilége de couvrir de leur prestige certains

défauts qui sembleraient un obstacle pour encourager lés vocations ordinaires.

Aujourd'hui, dans le monde, les mêmes facultés servent d'excuse à quelque chose de plus que des vices.

Il ne faut pas de grands efforts pour démontrer que cette aberration est le signe caractéristique d'un siècle où le sens du juste et du vrai tend à disparaître. On pardonne tout à l'homme qui s'élève dans le domaine de l'intelligence. Combien de fois n'avez-vous pas entendu cette phrase, pour ainsi dire stéréotypée sur les lèvres de nos contemporains :

« — Quelle canaille !... mais comme il a du talent ? »

Eh ! tant pis, grand Dieu ! Voilà un noble motif d'enthousiasme, en vérité. Qu'est-ce donc, je vous prie, que le talent sans la vertu ? C'est un péril immense pour l'ordre public et pour les institutions sociales. Puisque vous en êtes là, prosternez-vous devant Satan, car il a plus de talent que tout le monde, et M. Rochefort lui-même ne lui vient pas à l'orteil.

Les meilleurs esprits subissent toujours un peu l'entraînement de leur époque, ce qui ne veut pas dire que les réflexions ci-dessus s'adressent aux directeurs du séminaire de Saint-Sulpice qui ont admis l'abbé Loyson au sacerdoce. Là plus que partout ailleurs on a le droit de compter sur la lutte contre soi-même et sur le secours de la grâce pour triompher des imperfections morales.

Assurément on s'apercevait des défauts de notre séminariste.

Obstiné comme une mule de Castille, on le voyait parfois sauter à pieds joints le fossé de l'absurde, après s'être perdu dans les sentiers rocailleux du sophisme. Il ne suivait qu'en boitant, *claudo pede*, la route facile et droite du sens commun.

S'il enfourchait une illusion, il piquait des deux et prenait le galop.

Quand une idée préconçue, un caprice fantasque, une lubie quelconque s'installaient malheureusement dans sa cervelle, il fallait lui arracher idée, caprice et lubie, comme on extirpe des molaires à une mâchoire récalcitrante.

En somme, et malgré tout, chrétien sincère et lévite pieux.

Il est possible qu'il se croyait, dans ce temps-là, — comme il s'est cru peut-être encore hier, — dans les strictes limites du droit de conscience, funeste aveuglement qui doit se dissiper à l'heure qu'il est, si le carme révolté prend la peine d'analyser l'effet produit par sa démarche.

Du reste au séminaire il ne heurta jamais de front les règles de l'obéissance. Il posait en victime et comprimait ses élans de révolte. On pouvait croire à une apparence de résignation qui lui était comptée comme un mérite.

Bref, on lui donna la prêtrise après ses quatre années de théologie.

L'autorité diocésaine jugea convenable de l'attacher quelque temps encore au séminaire, non plus comme élève, mais comme maître. On pensait que l'enseignement achèverait de rectifier ce qu'il avait de faux dans l'esprit. Dans cet espoir on l'envoya professer la philosophie au grand séminaire d'Avignon, puis la théologie au grand séminaire de Nantes.

Enfin on le nomma vicaire à la paroisse de Saint-Sulpice même.

Ici commence à se dessiner l'homme qui devait plus tard affliger et scandaliser l'Église.

On sait que les prêtres de Saint-Sulpice vivent en communauté, de la façon la plus édifiante et la plus régulière. Une paix admirable, une union parfaite règne entre eux. Pour la première fois, avec l'abbé Loyson, le trouble s'insinua au presbytère,—je ne dis pas la discorde, parce que le nouveau venu se trouvait en face de collègues dont le calme admirable et l'angélique patience ne laissaient jamais la discussion dégénérer en querelle. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que l'abbé Loyson était seul de son avis constamment et en toutes choses, et qu'il ne s'accordait avec personne.

Impossible d'admettre qu'il ait eu raison contre tous.

En conséquence il faut voir dans sa conduite un entêtement inusité ou un excès d'orgueil.

Obtenant du succès comme prédicateur, et séduit par la grande renommée oratoire de Lacordaire, l'abbé Loyson

quitta la paroisse de Saint-Sulpice pour entrer chez les Pères Dominicains.

Peu de mois après, le maître des novices lui signifia son congé, déclarant qu'il ne lui trouvait aucune espèce de vocation.

Le prêtre éconduit ne se découragea pas.

Il se tourna du côté de l'ordre du Carmel, où l'on doit regretter amèrement de n'avoir pas su mieux approfondir cette nature singulière. L'ex-sulpicien fit deux années de noviciat au couvent des Carmes de Lyon, prit l'habit de Sainte-Thérèse et prononça ses vœux.

Bientôt la seconde ville de France eut l'honneur de ses débuts dans la prédication.

Une retraite au lycée le posa de prime-abord comme un orateur exceptionnel. L'année suivante (1863), il prêcha l'Avent à Bordeaux, et monseigneur l'évêque de Périgueux l'appela pour faire dans sa cathédrale les conférences du Carême de 1864. Trois mois plus tard le Père Hyacinthe était à Paris, où on le voyait pour la première fois sous la robe de moine,

et où on l'entendit faire au Cercle catholique sa profession de foi sur 89.

Quelques sermons à la Madeleine achevèrent de le mettre en vogue.

L'archevêque de Paris crut devoir lui proposer la prédication de l'Avent à Notre-Dame.

C'est là, au pied de la chaire métropolitaine, que, cinq années durant, le Père Hyacinthe a rassemblé des auditeurs plus mondains que catholiques, et beaucoup moins attirés par son onction chrétienne que par l'originalité théâtrale de son éloquence, par le choix des sujets qu'il prenait à tâche de développer et par les concessions scabreuses qu'il ne craignait pas de faire à certaines idées du jour. Le célèbre prédicateur développait des thèses bizarres avec une verve entraînante sans doute, mais qui donnait principalement satisfaction aux goûts frivoles, aux idées dangereuses du siècle, et mécontentait l'Eglise.

Averti par ses supérieurs, il eut le tort grave de ne tenir aucun cas de leurs sages admonestations et continua de poursuivre une popularité malsaine, qui flattait son orgueil et donnait à son nom l'unique re-

tentissement que le prêtre et surtout le religieux ne doivent jamais ambitionner.

Où sont les conversions du Père Hyacinthe ?

A-t-il arraché une âme, une seule, aux piéges de la perdition pour la ramener à Dieu?

Quel est ce prédicateur étrange qui, se voyant applaudi par les mauvais journaux, encouragé par les publicistes du désordre, prôné par les voltairiens, admiré par les libres-penseurs, encensé par les Sauvestre et les La Bédollière, ne sentait pas un frisson d'épouvante envahir son être, et ne rebroussait pas chemin à l'approche de cette troupe hostile au Christ et à sa loi?

D'où nous venait cet apôtre d'un genre nouveau, qui fermait l'oreille aux voix autorisées, et ne voulait entendre que la perfide louange des ennemis de l'Eglise?

Comment appelez-vous ce moine qui, sous prétexte de tolérance et de révision des Ecritures, s'accolait à des protestants et à des juifs et mettait la robe du Carmel en contact avec l'hérésie?

Trouvez-vous une épithète assez sévère pour qualifier le discours de l'orateur de

Notre-Dame, pérorant au congrès de la Paix, et laissant tomber de ses lèvres cette phrase inqualifiable : « Il n'y a place au soleil du monde civilisé que pour trois religions; la juive, la catholique et la protestante? »

La religion catholique au milieu, — le Christ entre deux larrons!

Ne frémissez-vous pas en écoutant les félicitations adressées au même orateur par le ministre luthérien Martin Paschoud? Emerveillé du libéralisme et de la tolérance inouïe du fils spirituel de sainte Thérèse, il le soufflette avec cet éloge :

« — Je ne sais pas si je suis catholique, mais je ne sais pas davantage si vous n'êtes pas protestant. »

Et le moine de s'incliner avec un aimable et fin sourire.

Ce jour-là, Révérend Père, votre ange gardien s'est voilé la face et a pleuré sur vous.

Avant ces derniers scandales, Pie IX avait appelé le religieux à Rome.

Que se passa-t-il dans cette entrevue du vicaire de Jésus-Christ et du prédicateur coupable? On le devine. Le Père Hyacinthe s'humilia; mais on peut douter de

son repentir, attendu que, deux jours auparavant, pour se préparer à l'audience du Pape, il assistait en costume de moine à une séance du parlement italien. Avant de tomber aux genoux de Pie IX, il éprouva le besoin d'honorer de sa présence une assemblée qui est la plus cruelle et la plus implacable ennemie du pontife-roi.

Que de signes précurseurs de la chute!

Elle eut lieu définitivement le 20 septembre dernier. C'est à dire qu'il plut au Père Hyacinthe de la proclamer ce jour-là seulement, car elle était déjà consommée par l'acte inqualifiable que voici.

On se rappelle une absurde calomnie, inventée par les juifs autrichiens et brodée par ces beaux messieurs du *Rappel*, de *l'Opinion nationale* et d'autres journaux de même droiture et de même conscience.

Tout un couvent de Carmélites, la supérieure en tête, s'était rendu coupable, à les entendre, d'un crime inouï : elles avaient emprisonné, séquestré, torturé une pauvre religieuse et l'avaient tenue, je ne sais plus combien d'années, dans

un réduit infect, sans air, sans vêtement, sans nourriture.

Dieu sait la multitude de renseignements qu'ils donnaient là-dessus. Transformés en autant de Ponson du Terrail, ils servaient chaque matin au public de nouvelles et monstrueuses péripéties, non pas sous la forme du roman, mais sous la forme de l'histoire. Ils déclaraient authentiques mille et une horreurs forgées par leur honnête imagination.

Comme on peut le comprendre, un cri de guerre unanime contre le cloître retentissait d'un bout à l'autre du camp de la libre-pensée.

Le Père Hyacinthe prit au sérieux cette croisade de la haine antireligieuse et de l'impiété démagogique. Dans la persuasion que ses bons amis les journaux rouges disaient vrai, il s'indigna de voir le supérieur du couvent où mademoiselle Loyson, sa sœur, avait prononcé ses vœux riposter à la calomnie et prendre fait et cause pour les Carmélites allemandes contre l'illustre La Bédollière.

Ce supérieur, nommé le père d'Alson, soutenait une thèse on ne peut plus logique, savoir : que la prétendue victime

devait être quelque infortunée frappée de démence ; que les religieuses folles sont ordinairement enfermées dans le couvent même, et que la plupart des familles, au lieu de se révolter contre cette mesure, la considèrent comme un véritable service rendu. Le Père d'Alson ajoutait que les malheureuses atteintes de folie sont traitées avec une douceur extrême et de charitables soins qu'on ne rencontre pas dans les maisons spéciales ; il affirmait, — là, surtout était le crime, — que les choses s'étaient passées de la sorte au couvent de Cracovie.

Et le fougueux La Bédollière de rugir.

Ne trouvant pas un mot de réponse valable, il s'évertuait à crier de plus en plus à l'abomination et au scandale.

Persévérance enragée dans la calomnie, c'est leur système, — et chez eux ce système a force de loi.

Surexcité par les diatribes du journaliste, l'orateur de Notre-Dame s'empresse de courir au couvent de l'Assomption, réclame impérieusement sa sœur, et — de par le code civil — invite celle-ci à jeter son voile et à reprendre à l'instant même des vêtements séculiers.

Mademoiselle Loyson ne fit aucune résistance.

Elle rompit ses vœux, et le lendemain on apprenait que les Carmélites d'Autriche étaient déclarées innocentes par les tribunaux. La presse libérale et voltairienne avait menti sur toute la ligne.

Nous livrons ce fait sans commentaires aux réflexions des personnes chrétiennes.

Quinze jours plus tard, le Père Hyacinthe quittait le froc à son tour, après avoir préparé trois copies de la lettre qui va suivre.

La première de ces copies, — la première, entendez-vous? — fut expédiée au journal *le Temps*, organe du protestantisme; la seconde et la troisième partirent pour Rome, — l'une envoyée au général de l'ordre des Carmes, l'autre adressée directement au Saint-Père.

Il faut donner ici cette lettre *in extenso*.

*
* *

Au R P. Général des Carmes déchaussés à Rome.

« Mon très Révérend Père,

« Depuis cinq années que dure mon ministère à Notre-Dame de Paris, et malgré les attaques ouvertes et les délations cachées dont j'ai été l'objet, votre estime et votre confiance ne m'ont pas fait un seul instant défaut. J'en conserve de nombreux témoignages écrits de votre main, et qui s'adressent à mes prédications autant qu'à ma personne. Quoi qu'il arrive, j'en garderai un souvenir reconnaissant.

« Aujourd'hui cependant, par un brusque changement, dont je ne cherche pas la cause dans votre cœur, mais dans les menées d'un parti tout-puissant à Rome, vous accusez ce que vous encouragiez, vous blâmez ce que vous approuviez et vous exigez que je parle un langage, ou que je garde un silence qui ne seraient plus l'entière et loyale expression de ma conscience.

« Je n'hésite pas un instant. Avec une

parole faussée par un mot d'ordre, ou mutilée par des réticences, je ne saurais remonter dans la chaire de Notre-Dame. J'en exprime mes regrets à l'intelligent et courageux Archevêque qui me l'a ouverte et m'y a maintenu contre le mauvais vouloir des hommes dont je parlais tout à l'heure. J'en exprime mes regrets à l'imposant auditoire qui m'y environnait de son attention, de ses sympathies, j'allais presque dire de son amitié. Je ne serais digne ni de l'auditoire, ni de l'Evêque, ni de ma conscience, ni de Dieu, si je pouvais consentir à jouer devant eux un pareil rôle !

« Je m'éloigne en même temps du couvent que j'habite, et qui, dans les circonstances nouvelles qui me sont faites, se change pour moi en une prison de l'âme. En agissant ainsi, je ne suis point infidèle à mes vœux : j'ai promis l'obéissance monastique, mais dans les limites de l'honnêteté de ma conscience, de la dignité de ma personne et de mon ministère. Je l'ai promise sous le bénéfice de cette loi supérieure de justice et de *royale liberté*, qui est, selon l'apôtre saint Jacques, la loi propre du chrétien.

« C'est la pratique plus parfaite de cette liberté sainte que je suis venu demander au cloître, voici plus de dix années, dans l'élan d'un enthousiasme pur de tout calcul humain, je n'ose pas ajouter dégagé de toute illusion de jeunesse. Si, en échange de mes sacrifices, on m'offre aujourd'hui des chaînes, je n'ai pas seulement le droit, j'ai le devoir de les rejeter.

« L'heure présente est solennelle. L'Église traverse l'une des crises les plus violentes, les plus obscures et les plus décisives de son existence ici-bas. Pour la première fois, depuis trois cents ans, un Concile œcuménique est non-seulement convoqué, mais déclaré *nécessaire* : ce sont les expressions du Saint-Père. Ce n'est pas dans un pareil moment qu'un prédicateur de l'Evangile, fût-il le dernier de tous, peut consentir à se taire, comme ces *chiens muets* d'Israël, gardiens infidèles à qui le prophète reproche de ne pouvoir point aboyer : *Canes muti, non valentes latrare.*

« Les saints ne se sont jamais tus. Je ne suis pas l'un d'eux, mais toutefois je me sais de leur race — *filii sanctorum su-*

mus, — et j'ai toujours ambitionné de mettre mes pas, mes larmes, et, s'il le fallait, mon sang dans les traces où ils ont laissé les leurs.

« J'élève donc, devant le Saint-Père et devant le Concile ma protestation de chrétien et de prêtre contre ces doctrines et ces pratiques qui se nomment romaines, mais ne sont pas chrétiennes, et qui, dans leurs envahissements, toujours plus audacieux et plus funestes, tendent à changer la constitution de l'Église, le fond comme la forme de son enseignement, et jusqu'à l'esprit de sa piété. Je proteste contre le divorce impie autant qu'insensé qu'on s'efforce d'accomplir entre l'Eglise, qui est notre mère selon l'éternité, et la société du dix-neuvième siècle, dont nous sommes les fils selon le temps, et envers qui nous avons aussi des devoirs et des tendresses.

« Je proteste contre cette opposition plus radicale et plus effrayante encore avec la nature humaine, atteinte et révoltée par ces faux docteurs dans ses aspirations les plus indestructibles et les plus saintes. Je proteste par dessus tout contre la perversion sacrilége de l'Evangile du Fils

de Dieu lui-même, dont l'esprit et la lettre sont également foulés aux pieds par le pharisaïsme de la loi nouvelle.

« Ma conviction la plus profonde est que si la France en particulier, et les races latines en général, sont livrées à l'anarchie sociale, morale et religieuse, la cause principale en est, non pas sans doute dans le catholicisme lui-même, mais dans la manière dont le catholicisme est depuis longtemps compris et pratiqué.

« J'en appelle au Concile, qui va se réunir pour chercher des remèdes à l'excès de nos maux, et pour les appliquer avec autant de force que de douceur. Mais si des craintes, que je ne veux point partager, venaient à se réaliser, si l'auguste assemblée n'avait pas plus de liberté dans ses délibérations qu'elle n'en a déjà dans sa préparation, si, en un mot, elle était privée des caractères essentiels à un Concile œcuménique, je crierais vers Dieu et vers les hommes pour en réclamer un autre véritablement réuni dans le Saint-Esprit, non dans l'esprit des partis, représentant réellement l'Eglise universelle, non le silence des uns et l'oppression des autres.

« Je souffre cruellement à cause de la

souffrance de la fille de mon peuple; je pousse des cris de douleur, et l'épouvante m'a saisi. N'est-il plus de baume en Galaad? et n'y a-t-il plus là de médecin? Pourquoi donc n'est-elle pas fermée la blessure de la fille de mon peuple? » (Jérémie. VIII.)

« Et enfin j'en appelle à votre tribunal, ô Seigneur Jésus! *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello.* C'est en votre présence que j'écris ces lignes : c'est à vos pieds, après avoir beaucoup prié, beaucoup réfléchi, beaucoup souffert, beaucoup attendu, c'est à vos pieds que je les signe. J'en ai la confiance, si les hommes les condamnent sur la terre, vous les approuverez dans le ciel. Cela me suffit pour vivre et pour mourir.

« FR. HYACINTHE,

« Supérieur des Carmes déchaussés de Paris, deuxième définiteur de l'Ordre dans la province d'Avignon.

« Paris-Passy, le 20 septembre 1869. »

*
* *

Maintenant — deux mots, je vous prie, mon Révérend Père.

Vous laissez entendre que les *illusions de jeunesse* ont eté pour quelque chose dans votre entrée au Carmel. Or, vous oubliez que vous avez prononcé vos vœux à l'âge de trente-cinq ans accomplis : c'est rester jeune un peu tard, permettez-moi de vous le dire. Il se pourrait bien aujourd'hui encore, que vous fussiez victime de ces illusions trop persévérantes.

Le général des Carmes vous a témoigné pendant cinq ans de l'*estime* et de la *confiance*, rien de plus simple : vous n'étiez pas indigne de l'une, malgré quelques exposés de doctrine suspects, naturellement attribués au feu de l'improvisation, et vous n'aviez pas encore perdu l'autre.

Votre chef a ouvert les yeux et les oreilles, le jour où vos démarches et votre langage ont obtenu les éloges de la presse impie.

Eh quoi ! vous frayez avec les parpaillots et les rabbins, vous révoltez nos consciences par un parallèle blasphématoire entre la religion catholique et deux autres religions qu'elle frappe d'ana-

thême, et vous trouvez étrange que la conscience de votre supérieur se révolte comme les nôtres, — allons donc!

Il ne vous approuve pas, il est impossible qu'il vous approuve, et vous appelez cela un *brusque changement?*

Vous insinuez qu'il est, au fond, de votre avis et qu'il cède *aux menées d'un parti tout-puissant à Rome!*

Allez conter vos sornettes à d'autres, Révérend Père.

Girardin pourra vous croire, — c'est un de vos hommes; — Guéroult se montrera convaincu de ce que vous affirmez; Louis Jourdan lèvera la main pour attester la chose; mais tous les catholiques, y compris votre serviteur, vous accuseront de donner ici carrière à une petite imposture très-caractérisée.

Vous seriez d'ailleurs trop naïf de croire que l'Eglise romaine, conduite ou non par un *parti puissant*, vous laissera jamais dire, — sans vous donner sur les ongles, — que le judaïsme et le protestantisme ont, au grand soleil de la civilisation, des droits analogues aux siens.

Si vous ne *remontez plus dans la cnaire de Notre-Dame* parce qu'on vous

interdit de pareilles échappées de langue et de principe, vous avez parfaitement raison, Révérend Père. N'essayez pas de compromettre en même temps que votre général — et plus qu'il ne l'est déjà, — *l'intelligent et courageux archevêque qui vous l'a ouverte* : il se repent aujourd'hui de cet exces d'intelligence et de courage.

Vous n'ignorez pas la douleur que lui cause votre orgueilleuse escapade.

Entre nous, votre lettre est remplie de protestations sonores et creuses qui ne trompent personne, pas même ceux dont vous recherchez l'approbation déshonorante. Ecoutez l'*Avenir national.* Ce n'est pas un journal catholique, celui-là, tant s'en faut.

Voici le jugement qu'il porte sur vous :

*
* *

« Si nous étions au temps où les schismes et les questions d'orthodoxie avaient une portée historique et étaient une manifestation du mouvement des esprits, la lettre du Frère Hyacinthe ne

serait pas sans importance. A cette heure, elle n'a que la valeur d'un acte individuel et ne peut inspirer d'autre intérêt que cet intérêt de curiosité pure qui s'attache aux écrits des personnes que leur situation ou les circonstances ont mises plus ou moins en vue.

« Le Frère Hyacinthe rompt avec l'ultramontanisme. Ce qui a porté ce religieux à un tel éclat, ce n'est point l'amour de quelque vérité nouvelle qui a illuminé son esprit et lui a donné la fièvre, l'inspiration et le courage des grands réformateurs; non, il se sépare hautement des ultramontains, il quitte son couvent, il descend de sa chaire simplement parce qu'il a encouru le blâme de ses supérieurs, et que sa fierté ne peut pas se plier à cette obéissance qu'il a jurée le jour où il a revêtu la robe du carme.

Ignorait-il cependant que cette obéissance était la première condition de la vie monacale ? Ignorait-il, lorsqu'il se courbait sous la tonsure, lorsqu'il chaussait ses pieds des sandales du carme, qu'il renonçait à ses sentiments, qu'il renonçait à son existence morale, pour n'avoir d'autre pensée, d'autre sentiment que ceux de

l'Eglise, manifestés par la volonté des supérieurs ? S'il ne se sentait pas la force de se soumettre, s'il n'avait pas l'énergie ou la faiblesse d'une entière abnégation, d'un renoncement complet, s'il rêvait les fières ambitions de la pensée indépendante, que ne restait-il simplement un homme libre, sans rechercher les honneurs et les priviléges que confère la robe et que le catholicisme ne concède à ses élus qu'à des conditions irrévocables sur la portée desquelles nul ne peut s'abuser.

« Ces conditions, M. Hyacinthe Loyson les a connues avant de devenir le Frère Hyacinthe ; il les a librement acceptées, et il ne peut se soustraire à leur accomplissement qu'en se dépouillant de sa robe et de son caractère de prêtre catholique. Il entend, au contraire, retenir ces deux choses incompatibles : l'indépendance vis-à-vis des supérieurs et la prêtrise. Il entend jouir du double privilége de la liberté et de l'autorité ; il ne s'aperçoit pas qu'il caresse la plus folle des chimères, celle de rester catholique en niant ce qui est le fondement même de la catholicité : l'obéissance, la hiérarchie. »

*
* *

Ce que c'est pourtant que la vérité, mon Révérend Père !

Elle trouve des échos là même où le mensonge règne en souverain.

Votre faute retombe sur vous, avec tout le poids du mépris de ceux qui vous ont poussé à la commettre.

Nous lisons dans *le Réveil* :

*
* *

« Le P. Hyacinthe, dans une lettre adressée au général de son ordre, se sépare avec éclat des doctrines et pratiques romaines, qu'il qualifie d'audacieuses et de funestes. Lamennais au petit pied, il proteste contre le « divorce impie autant qu'insensé qu'on s'efforce d'établir entre l'Eglise et la société du dix-neuvième siècle. Hommes de robes noires ou de robes blanches, vous aurez beau brûler ce que vous avez adoré et encenser ce que vous avez insulté, le divorce entre nous et

vous est accompli. Vos habiletés de tactique ont fait leur temps : vous ne bénirez plus nos arbres de liberté! »

*
* *

Voilà un entre-filet bien humiliant, mon Révérend Père, et vous auriez cherché par esprit chrétien l'insulte et l'affront, que vous n'auriez pas mieux réussi.

Maintenant voulez-vous lire quelques lignes du *Figaro*, dont les opinions en matière religieuse sont loin d'être orthodoxes, et qui ne croit ni à Dieu, ni à diable, — ou plutôt qui croit aujourd'hui à l'un, demain à l'autre ?

Ce journal a parfois du bon.

S'il raisonne le plus souvent à la hurluberlu, il faut néanmoins, en certaines circonstances, lui reconnaître un tact particulier pour toucher la fibre.

Il vous écrit à la date du 29 septembre.

*
* *

A monsieur l'abbé Charles Loyson, en religion père Hyacinthe, ex-deuxième définiteur de l'ordre des Carmes déchaussés dans la province d'Avignon — hors de son couvent.

« Monsieur et confrère,

« Je me permets de vous appeler ainsi, sachant que vous ne dédaignez point la publicité, et que — soit dit sans reproche — les journaux nous ont initiés à tous les mouvements de votre âme depuis deux ou trois ans. On raconte que vous portez maintenant, au lieu de la robe blanche et noire, une soutane et un tricorne ; on dit encore que les catholiques vont en pèlerinage vous demander de revenir sur votre décision. Je n'ai, quant à moi, d'autre prétention que de vous dédier quelques observations sur les diverses carrières qui s'ouvrent devant vous, et où certainement vous entrerez brillamment le jour où vous vous apercevrez que la soutane est encore une robe.

« Tout d'abord, vous pouvez vous faire

journaliste, cela est indiqué ; mais pardon... Que pensez-vous du crime de Pantin ? Où est le huitième cadavre ? Quelles sont vos sources d'information ? vos références ? Quel est votre système de déduction ? Comment auriez-vous fait pour retrouver les traces du criminel ? Seriez-vous capable de dresser le plan du crime, tel qu'il a été conçu par son abominable cerveau ?

« Le public d'aujourd'hui est diablement intelligent : ce n'est plus lui qui se laisserait guider comme autrefois par la presse. Il lui a imposé, au contraire, ses goûts, sa volonté de tout voir, de tout savoir, de tout effleurer. Il ne juge pas toujours, mais il tient essentiellement à avoir les pièces du procès sous les yeux.

. . . .

« Je vous vois hésiter ! vous rejetteriez-vous sur la poésie ? Dans votre jeunesse, vous avez taquiné la Muse, et de vos relations est résulté un volume de vers. Ces volumes s'appelaient alors *Fleurs de l'âme* ou *Cris du cœur*, et l'on trouvait en province de vieilles demoiselles qui rêvaient chastement à l'auteur de ces strophes. Les temps ont bien changé !

« Aimez-vous Wagner ? admirez-vous les romans chinois de madame Judith Mendès?... Tout au moins connaissez-vous mademoiselle Agar, protectrice des poëtes?... Non... mais alors, monsieur l'abbé, il va falloir faire du théâtre, et Dieu sait si le métier est commode !

« Le vieux drame où l'on voyait l'innocence, persécutée pendant trois actes, triompher vers minuit moins le quart, n'amuse même plus les titis ; — on est arrivé, à force de feux de bengale, à rendre ineptes les féeries, c'est à dire le plus amusant spectacle qu'il y eut au monde ; — on a démoli les pièces à femmes ; — il faut maintenant, c'est M. Alexandre Dumas fils qui l'a dit, un théâtre de solutions! Avez-vous des solutions sur vous? Pouvez-vous établir d'une manière irréfragable et dramatique cette théorie souvent émise, quoique non encore démontrée, qu'on gagne trois mille francs de rente à élever des lapins ? Si cela était prouvé, le grand problème de la misère serait enfin résolu, mais cette preuve, l'avez-vous trouvée ?

« Vous parlerai-je du barreau ? Vous sentez-vous d'humeur à plaider le pour

ou le contre avec la même conviction, selon que les hasards de l'almanach Bottin auront amené chez vous le défendeur ou le demandeur ? Je vous respecte trop pour le supposer.

« A moins d'inventer une Revalescière ou de trouver une balle dans la cheville de Garibaldi, les médecins sont obligés de se disputer la clientèle accaparée par quelques guérisseurs à la mode. Il reste bien les affaires, mais vous n'ignorez pas sans doute que les affaires ne vont pas.

« Aujourd'hui, plus que jamais, se réalise le temps prédit par Bilboquet.

« — Es-tu seulement de la force de Paganini ? — demande le public à l'imprudent qui sollicite ses faveurs.

« Le pauvre diable tord ses muscles, sue sang et eau, dépense son corps et son âme et répond :

« — Vous allez voir !

« — Es-tu seulement de la force de Paganini ? — répète le public.

« Si le patient dit : Oui ! on le traite de vaniteux, et l'on passe. S'il dit : Non ! les spectateurs s'en vont également et le laissent se débattre tout seul sur son tréteau.

« Eh bien ! mon révérend, vous étiez, vous, le Paganini de la chaire. Virtuose émérite, vous exécutiez d'admirables variations sur les vérités qu'adoraient nos ancêtres et les espérances dont se repaissent nos contemporains. Lumière, foi, liberté, idéal, charité, vous faisiez avec ces mots un concert séduisant. Chacun applaudissait, même sans comprendre, tant l'harmonie était agréable.

« Pourquoi diable avez-vous échangé cette situation unique contre un rôle incertain et mal défini ? Paganini, sous aucun prétexte, n'eût essayé de jouer de la flûte, et vous serez bien gêné dans une redingote.

« Votre conscience vous l'ordonnait, dites-vous. Soit, mais alors il ne fallait pas en prévenir les journaux, comme un ténor qui a eu des mots avec son directeur.

« La conscience hait le bruit, l'éclat, les coups de tam-tam. Fleur délicate, elle se replie quand on la froisse, et n'envoie point aux gazettes la photographie de ses meurtrissures.

« Vous avez un grand talent, monsieur l'abbé, cela est certain, mais croyez-en un

spectateur désintéressé et sceptique, l'Église vous manquera plus que vous ne lui manquerez.

« Un vent d'indifférence souffle sur toutes les têtes, le pauvre va à son travail, le riche va à ses plaisirs. Notre siége est fait et notre choix accompli. Que nous font les docteurs et les orateurs? Ils ne peuvent plus rien sur nos esprits. Si quelqu'un arrête le blasphème sur nos lèvres et jette un peu d'incertitude dans nos cœurs, ce n'est pas un prédicateur prenant sa chaire pour tribune et s'essoufflant à démontrer les dogmes.

« C'est la sœur de charité pansant les plaies du pauvre, vivant dans l'atmosphère fiévreuse des hôpitaux, compagne résignée des forçats et des criminels, providence des ambulances sanglantes, consolatrice du soldat qui meurt loin de son pays pour une politique qu'il ignore.

« C'est l'humble prêtre, confesseur patient, prêcheur obscur et familier, qui monte dans les mansardes, qui enseigne les vertus pratiques aux petits enfants, qui ferme les yeux des moribonds et passe, laissant derrière lui le discret parfum de

sa vertu modeste et de sa sagesse ignorante.

« Si le catholicisme compte encore des fidèles, c'est parce que nos mères nous ont appris à faire le signe de la croix, parce que les cloches ont bercé notre enfance; ce n'est ni parce que tel ou tel écrit, ni parce que le Père Hyacinthe a prêché.

« Cette lettre, monsieur l'abbé, détonne un peu au milieu du concert d'admirations banales et de compliments maladroits dont vous avez pu entendre l'écho. Sans doute on la trouvera irrespectueuse, mais je suis de ceux qui croient qu'il n'y a que deux ou trois grands hommes par siècle, et qu'encore on aurait pu parfaitement se passer d'eux.

« La sagesse des nations a formulé cet axiome dans un proverbe qui fut peut-être dit pour un carme défroqué : « Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas. »

*
* *

Il y a dans cet article, à boire et à manger, mon Révérend Père.

C'est un incrédule qui raisonne et qui place sur la table quelques mets indigestes. Mais le repas est uniquement servi pour vous.

Grand bien vous fasse, et bon appétit!

Le Père Hyacinthe n'a été défendu, — c'est honteux à dire, — que par les journaux protestants, par *le Siècle*, par *l'Opinion nationale* et par M. de Girardin. Toutes les autres feuilles, même les plus suspectes d'irréligion, lui tournent le dos ou lui lancent des quolibets. Le carme défroqué n'a pas même eu la chance de fléchir le citoyen Rochefort.

Celui-ci le turlupine dans *le Rappel*.

Voyez et jugez :

*
* *

« Le Père Hyacinthe a lâché son couvent, ce qui est sa façon à lui de proclamer la République. Cette renonciation fait un bruit considérable, et en ferait un plus grand encore sans l'affaire de Pantin.

« L'acte audacieux du Révérend Père est généralement très-goûté. On le consi-

dère comme héroïque. Moi, qui ne connais rien et ne veux rien connaître des Carmes et de leur déchaussement, ce que je considère surtout comme héroïque, c'est de s'affubler d'un costume de laine qui vous gratte le dos pendant l'été et qui ne vous empêche pas d'être gelé pendant l'hiver.

« Quitter une chambre sans feu où l'on mangeait des épluchures de carottes arrosées d'eau croupie, pour retourner dans votre famille qui vous attend avec un bon pot-au-feu, ne me paraît pas demander un grand courage.

« En dehors de ces deux faits matériels, l'opinion que le Père Hyacinthe peut professer relativement au Concile m'inquiète aussi peu que possible. Je n'ai jamais cru et je crois moins que jamais à la sincérité des prêtres qui se rapprochent de la République. Quand on dit aimer ses semblables, on ne s'affuble pas de costumes et on ne s'assujettit pas à des grimaces qui vous séparent du reste des humains. »

*
* *

Ceci est le coup de pied définitif.

Triste insensé qui a voulu complaire à ces mécréants, et qui dévore aujourd'hui leurs outrages !

Le châtiment ne s'est pas fait attendre. Quand finira-t-il?

Dans une question aussi grave, on comprend que nous ayons besoin d'appuyer notre sentiment de tout ce que l'opinion d'autrui peut lui prêter de vérité et de force. Au nombre des innombrables appréciations qui passent sous nos yeux, celle de M. Henri de Vanssay, dans l'*Espérance du peuple* de Nantes, nous paraît la plus sérieuse et la plus logique :

*
* *

« Un homme, un prêtre, un moine, vient de se révolter contre l'Eglise catholique sa mère.

« Sur une observation paternelle de son supérieur hiérarchique, « il n'hésite pas un instant » à se dépouiller de la robe

qu'il portait depuis dix ans, symbole de l'obéissance et de l'humilité.

« Un organe protestant, choisi spécialement par lui, a la bonne fortune d'annoncer avant tous les autres cet acte d'éclat et de courage. Les chrétiens gémissent au plus profond de leur âme, les impies applaudissent, et au fond personne ne l'absout. Nous ne voulons pas aujourd'hui nous appesantir sur l'étendue de son malheur. Le révolté prétend qu'il ne roulera pas jusqu'aux dernières profondeurs de l'abîme. Que la miséricorde de Dieu daigne accomplir ce miracle et lui tendre la main.

« Qu'il nous soit du moins permis de rechercher les causes de cette lamentable chute.

« Eh bien ! nous n'hésitons pas à notre tour à regarder le P. Hyacinthe comme la victime de l'hérésie moderne qui se pare du nom menteur de *Catholicisme libéral*.

« A l'époque des élections pour le Corps législatif, nous écrivions cette phrase, qui a soulevé contre nous des tempêtes : « N'oublions pas que plusieurs nuances

de catholiques sollicitent nos suffrages, les uns dits catholiques *sincères*, les autres dits catholiques *libéraux*; les premiers livreront la Papauté sur un signe du maître; les seconds altèrent l'enseignement de l'Eglise, et affaiblissent la foi dans les âmes. » Nous le demandons, la main sur la conscience, chargions-nous le tableau? et maintenant ne serions-nous pas autorisé à dire que non-seulement ils altèrent l'enseignement, qu'ils affaiblissent les croyances, mais qu'en réalité ils combattent la loi? Les conséquences logiques de leur doctrine les mènent à la révolte ou à la désertion.

« Quel est l'inspirateur du catholicisme dit libéral? Le démon de la popularité.

« C'est lui qui, jusque dans la chaire chrétienne, demande aux porteurs de la parole évangélique des précautions oratoires, des habiletés diplomatiques destinées à dissimuler par d'ingénieuses concessions au courant du jour l'inflexibilité du dogme catholique.

« C'est lui qui, pour saisir les âmes par le charme de la nouveauté, suscite les opinions douteuses, accrédite les théories

suspectes, provoque les discussions oiseuses.

« C'est lui, toujours lui, le démon de la popularité, qui préside à la salle Herz le *Congrès de la Paix.*

« C'est lui, en un mot, qui s'oppose partout et toujours à la *virginale intégrité* de la vérité, sous prétexte de donner aux hommes un enseignement mieux approprié aux exigences de leurs rêves ou de leurs passions. Et quand on a sacrifié de longues années à ce démon, qu'on a épuisé à son service tous les dons de son intelligence, toutes les puissances de son être, toutes les ressources de sa nature, on a fait trop souvent, sans s'en apercevoir, la nuit dans son âme. On tombe soi-même dans les filets qu'on a tendus ; on a pénétré dans le camp de l'ennemi par des moyens frauduleux, et au lieu de le ramener en triomphateur, on reste dans le sien.

« Et si une voix autorisée cherche à vous éclairer sur le danger de vos manœuvres :

« — J'en appelle, s'écrie le révolté, qui craint de voir tarir la source de sa popu-

larité, j'en appelle au Pape mieux informé, et je proteste contre les décisions d'un Concile assez audacieux pour préférer les inspirations du Saint-Esprit à celles de mon génie.

— « Mais, du moins, si vous attendiez, pour convaincre le Concile d'impuissance et d'indignité, que ses décrets fussent rendus, votre protestation, sans être moins coupable, serait moins ridicule ?

« — Je proteste, vous dis-je, et si vous refusez de m'entendre, j'en appelle à Jésus-Christ, mon maître et mon juge.

« — Ici encore vous êtes le jouet d'une fatale illusion. Si, répondant à la sommation de sa créature révoltée, le Seigneur Jésus consentait à descendre des splendeurs de sa gloire pour présider le Concile à la place de son Vicaire, et prononçait de sa bouche divine la condamnation du catholicisme libéral, vous protesteriez aux applaudissements de la libre pensée, qui vous charment en ce moment, mais qui sont très-insuffisants, vous le reconnaîtrez, bientôt, « pour vivre et pour mourir. »

*
* *

Ainsi la cause est jugée, nous pouvons conclure.

Le Père Hyacinthe a fait acte d'hérésie.

Il a quitté le cloître en déserteur, sans autorisation préalable : donc il est apostat. Là dessus les lois de l'Église sont formelles. Sa fausse démarche le place directement sous le coup de l'excommunication.

Défense à lui de monter à l'autel, de dire la messe, d'exercer aucune fonction sacerdotale.

Personne n'a le droit de l'absoudre, même à l'heure de la mort, s'il ne donne des preuves de repentir, s'il ne maudit sa désobéissance et son parjure. Les vœux qu'il a eu la prétention de briser gardent leur puissance et l'enchaînent pour toujours. C'est la situation la plus effrayante et la plus douloureuse qu'un homme puisse se créer dans un accès de vertige.

Y a-t-il espoir de se relever après une telle catastrophe?

Ce qu'un religieux a dû briser pour arriver là semble former derrière lui une épouvantable barrière de ruines. On croit

le retour impossible, et pourtant il n'en est rien.

Un acte d'humilité, tout est fini.

L'ange des miséricordes célestes couvre le coupable de ses ailes, et le démon de l'orgueil prend la fuite.

Quelques jours après l'éclat du 20 septembre, monseigneur l'évêque d'Orléans écrivit au Père Hyacinthe la lettre suivante :

*
* *

« Mon cher confrère,

« Aussitôt que de Paris on m'eût appris ce que vous étiez sur le point de faire, j'ai essayé, vous le savez, de vous épargner à tout prix ce qui devait être pour vous une si grande faute et un si grand malheur, en même temps qu'une profonde tristesse pour l'Église : j'ai fait partir à l'heure même, et de nuit, votre ancien condisciple et votre ami pour vous arrêter, s'il était possible. Mais il était trop tard ; le scandale était consommé, et dès maintenant, vous pouvez mesurer, à la douleur de tous les amis de l'Église et

à la joie de tous ses ennemis, le mal que vous avez fait.

« Aujourd'hui je ne puis plus que prier Dieu et vous conjurer vous-même de vous arrêter sur la pente où vous êtes et qui conduit à des abîmes que l'œil troublé de votre âme n'a pas vus.

« Vous avez souffert, je le sais; mais laissez-moi vous le dire, le Père Lacordaire et le Père de Ravignan, je le sais aussi, ont souffert plus que vous et ils se sont élevés plus haut dans la patience et la force par l'amour de l'Eglise et de Jésus-Christ.

« Comment n'avez-vous pas senti quelle injure vous faisiez à l'Eglise, votre mère, par ces prévoyances accusatrices? Et quelle injure à Jésus-Christ en vous plaçant, comme vous le faites, seul en face de lui, au mépris de son Eglise !

« Mais je veux espérer et j'espère : ce ne sera qu'un égarement passager.

« Revenez parmi nous, après avoir donné au monde catholique cette douleur, donnez-lui une grande consolation et un grand exemple. Allez-vous jeter aux pieds du Saint-Père. Ses bras vous sont ou-

verts, et en vous pressant sur son cœur paternel, il vous rendra la paix de votre conscience et l'honneur de votre vie.

« Recevez de celui qui fut votre Evêque, et qui ne cessera jamais d'aimer votre âme, ce témoignage et ces conseils d'une véritable et religieuse affection.

« † FÉLIX,

« *Évêque d'Orléans.* »

*
* *

Hélas! l'heure du repentir n'est pas encore sonnée.

Combien de déceptions, combien d'angoisses du cœur et de tortures de l'âme faudra-t-il au pauvre religieux pour arriver à comprendre ses torts? Ces déceptions, il a pu déjà les connaître; ces angoisses viendront le saisir brusquement dans l'insomnie; ces tortures, il les éprouvera toutes les fois qu'un moine en sandales se rencontrera sur son chemin et lui communiquera, par le frôlement de sa robe de bure, la subite électricité du remords.

Voici la courte et sèche réponse envoyée par le Père Hyacinthe à l'évêque d'Orléans :

*
* *

« Monseigneur,

« Je suis très-touché du sentiment qui vous a dicté la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, et je suis très-reconnaissant des prieres que vous voulez bien faire pour moi ; mais je ne peux accepter ni les reproches ni les conseils que vous m'adressez.

« Ce que vous appelez une grande faute commise, je l'appelle un grand devoir accompli.

« Veuillez agréer, monseigneur, l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels je demeure, en Jésus-Christ et en son Eglise.

« Votre très-humble et obéissant serviteur,

« Frère Hyacinthe.

« Paris, 26 septembre 1869. »

*
* *

Un grand devoir accompli, quel aveuglement, et j'ose dire quel blasphème!

Ce blasphème, le Père Hyacinthe l'a répété de vive voix à Monseigneur d'Orléans, accouru à Paris pour renouveler ses instances; il n'a pas craint de le reproduire devant l'archevêque lui-même qui l'exhortait à la soumission, et définitivement il le donne pour unique réponse aux lettres paternelles du général des Carmes.

Quoi! vous seul, en face de l'Eglise entière où vos protestations ne trouvent pas un écho, devant le monde catholique effrayé qui vous contemple, devant les prêtres qui gémissent, devant l'assemblée des fidèles qui tremble et qui pleure au bruit du scandale, — vous seul, dis-je, campé sur votre parjure comme sur un roc, vous y restez, ferme, insolemment intrépide, et vous vous écriez :

« — J'ai raison contre tous! »

Oui, en effet, mon Révérend Père, vous avez raison, si vous ne croyez pas à la divinité du Christ et à l'autorité qu'il a dû nécessairement transmettre à son Eglise.

Prétendez-vous être le pilote?

Êtes-vous la boussole? Tenez-vous le gouvernail?

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que votre individualité, votre talent, votre génie même, en présence du corps enseignant des pasteurs, qui d'un bout du monde à l'autre vous désapprouvent et vous condamnent?

Et du côté opposé, — du côté de l'enfer, — qu'entendez-vous?

Ils disent que vous n'allez pas assez loin et qu'après avoir jeté le froc du moine, il faut jeter la soutane du prêtre.

Ces fils de Satan vous exhortent à saluer l'idole de la libre pensée, à renier le Maître, à fouler aux pieds sa croix....

O mon Révérend Père, arrêtez-vous!

Songez à l'effet inévitable d'une chute comme la vôtre. Combien d'autres chutes ne va-t-elle pas entraîner après elle!

Que d'âmes incertaines, que de faibles cœurs troublés par les passions et par le doute, que de demi-chrétiens sollicités par la grâce et qui peut-être n'ont plus qu'un pas à faire pour atteindre le salut, vont chanceler, reculer, trahir la foi, en

arguant de votre exemple, et abandonneront Dieu pour s'engager sur les routes maudites !

Lorsque les cèdres tombent, que deviennent les roseaux?

Songez, ô mon Père, songez à Lamennais mourant dans l'impénitence, loin du Christ, entre les bras de la Révolution.

Que le souvenir de cet astre lumineux, tombé dans les ténèbres de l'abîme, ne vous quitte plus. Rompez en visière aux fourbes de la politique, aux menteurs de la presse, aux ennemis acharnés de l'Eglise. Oh! que vous serez grand, que vous serez sublime, le jour où, revenu d'une erreur passagère, vous les souffletterez à Saint-Pierre de Rome, avec une courageuse amende honorable et un acte de foi splendide !

FIN

1058—Paris. — Imp. H. Carion, r. Bonaparte, 64.

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.
Henri Monnier.
Félicien David.
Alfred de Musset.
Pierre Leroux.
Thiers.
Ricord.
Raspail.
Ed. About.—Carnot.—Changarnier.

Rochefort.
Villemain.
Beauvallet.
Michelet.
Dupin.
Henri Murger.
Gustave Planche.
Montalembert.
Falloux.
Dumas fils.
Déjazet.
Rachel.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64. rue Bonaparte.